

HISTOMAG'44

Premier bimestriel historique gratuit

FORUM LE MONDE EN GUERRE

La seconde guerre mondiale pour des passionnés par des passionnés

N° 64



AFRO AMERICAINS

LES ENFANTS OUBLIES DE LA LIBERTE



Tereska Torrès, une Française libre
La Roche aux Merles
Le B17 "Cicero kid"



www.39-45.org/histomag

Contact rédaction histomag44@hotmail.fr

Partenariat juin1944@wanadoo.fr

COMITE DE REDACTION

Daniel Laurent

Laurent Liégeois

Sébastien Saur

Directeur de publication et développement : Stéphane Delogu

LIGNE EDITORIALE

Histomag'44 est produit par une équipe de bénévoles passionnés d'histoire. A ce titre, ce magazine est le premier mensuel historique imprimable et entièrement gratuit. Nos colonnes sont ouvertes à toute personne qui souhaite y publier un article, nous faire part d'informations, annoncer une manifestation. Si vous êtes intéressé pour devenir partenaire de l'Histomag'44, veuillez contacter notre responsable développement.

AUTEURS

Catherine Desjardins

Tereska Torres

Kristian Hamon

Xavier Riaud

Prosper Vandenbroucke

Gaston Georges

Jean Cotrez

Igor Geiller

Philippe Massé

Stéphane Delogu

François-Xavier Euzet

en partenariat avec



Histoire
Pour Tous



<http://www.histoire-pour-tous.fr/>



<http://www.dowpanzer.be/>



<http://www.histokit.com/>



<http://www.histoired1monde.fr/>



SOMMAIRE

° L'édito

° Dossier : Les enfants oubliés de la Liberté

° Le coin lecture

° Le saviez vous ?

° Focus : La politique soviétique de
Septembre 1939 à Juillet 1940

° Un historien, une interview : Sébastien Vincent

° L'épopée du Cicero Kid

° Patrimoine : le fort de Mutzig

° Vieux-Vy-sur-Couesnon, 8 juillet 1944,

° le martyr d'Yvonnick Laurent

° Tereska Torres, une Française Libre

° BTP : Le Stp Le Tréport

° Officier et médecin US

le dilemme du port d'arme

L'Édito

Par Stéphane Delogu

Quelle fut la place des afro américains dans les unités engagées dans la libération de l'Europe ? L'article de couverture, consacré à l'un d'entre eux ne permettra certainement pas d'élucider totalement la question mais y apportera un début de réponse. Souvent relégués à des tâches subalternes et généralement loin du front, les G.I's de couleur se sont pourtant battu avec autant de courage que n'importe lequel de leurs camarades blancs à chaque fois que l'occasion leur en fut donnée. Ce conflit est loin de voir les passions s'éteindre, il est vrai que les paradoxes qu'il a engendrés ne sont pas le meilleur gage d'apaisement : l'histoire ne se contente plus d'une version édulcorée, son devoir est de donner un panorama réaliste et sans concession. Dès lors, sont soulevées des interrogations, qui aujourd'hui, sont posées sans faux semblant, quelquefois loin des versions officielles : pratiquait-on une forme de ségrégation dans des armées supposées vaincre un ennemi antisémite, raciste et xénophobe ? Nous savons que tel fut le cas et l'armée de l'oncle Sam ne fut pas, loin de là, la seule à différencier les hommes selon leur origine raciale. Avons-nous fait mieux avec nos tabors, nos tirailleurs Sénégalais, nos goumiers et nos spahis ? Prétendre le contraire serait une belle preuve de malhonnêteté, lorsque l'on sait que les anciens combattants dont les pays ont par la suite obtenu leur indépendance ne percevaient, dans un passé récent, que la moitié d'une pension pourtant versée en intégralité à leurs frères d'armes français. Ont-ils eu moins de valeur, moins de courage, ont-ils moins souffert pour mériter moins ? Nous en attendons toujours la preuve et nous est avis que les poules seront carnivores avant qu'elle ne soit fournie. Certes, nos soldats « indigènes » étaient versés dans des unités combattantes, au contraire des afro américains, qui à de rares exceptions près ont usé leurs treillis sur les quais de déchargement et la Red Ball Express. Malgré cela, quelle reconnaissance leur avons-nous témoignée après la libération ? Posons-nous la question et tentons d'y répondre avec courage. Lorsque les balais seront de sortie, n'omettons pas le pas de notre porte.

Cet article charpenté autour d'un récit inédit arrive pour tout dire à point nommé alors que chez nous fait rage un débat sur l'identité nationale. Être français, c'est quoi au juste ? L'appartenance à une ethnie encore majoritairement d'origine Caucasienne ? Être catholique plutôt que Musulman ? Avoir une histoire dont les racines se trouvent en Gaule ? Ce sont autant de questions qui dérangent, non pas par les contradictions qu'elles soulèvent, mais par les réponses qu'elles entraînent. Nous avons été habitués à des balises socio éducatives qui jalonnent notre épanouissement de manière bien souvent inconsciente. Dès lors la différence chez l'autre est perçue comme un chausse-trappe et ce pour une raison très simple : absorber la différence et l'assimiler, c'est aussi s'inviter à se remettre soit même en question. Être français ou

américain, ce n'est ni plus ni moins que de se sentir en osmose avec une culture sans renier ses origines, adhérer à une certaine idée de liberté ou des libertés sans oublier son propre droit à la différence. Pour prendre efficacement, ce ciment à besoin de deux cadres : le respect et la tolérance. Les footballeurs auront remarqué qu'en dix ans, l'équipe de France aura été l'un des meilleurs témoins d'un glissement vers une société multiculturelle. Faut-il s'en inquiéter ? La meilleure réponse est un comparatif avec la fameuse « dream team » US de basket ball, où le brassage racial offre un panorama sensiblement identique. Vous nous direz, peut être passablement irrités pour certains d'entre vous, qu'il est assez tortueux et pour ne pas dire surnois de prendre position sur un fait historique datant d'une soixantaine d'années pour rebondir sur un thème de société actuel. Vous nous reprocherez peut être même de coller notre nez ailleurs qu'à l'endroit où il devrait se trouver. Pourtant, le sort des afro américains en 1944 n'est pas si éloigné que cela du débat lancé sur l'identité nationale, tant il est teinté de crainte face à la différence et par la peur de voir une civilisation entraîner la perte d'une autre. Les questions qui nous agitent à l'heure actuelle ne sont différentes en rien de celles qui agitaient l'Amérique de la fin des années 30, elles nous aident même à comprendre pourquoi les afro américains ont usé plus qu'à leur tour le banc des remplaçants. Il existe pourtant un point positif indéniable et qui pourrait même constituer pour notre existence moderne une véritable ligne d'horizon : à chaque fois que les noirs américains se sont retrouvés dans des unités combattantes, ils se sont couverts d'éloges au champ d'honneur. Le sang de ceux qui sont tombés en Europe ne sera jamais d'une couleur différente de celui de leurs camarades qui avaient eu la bonne fortune d'être bien nés. Peut être même qu'un jour, vous découvrirez que l'un de vos aïeux fut libéré ou secouru par l'un des ces types de la Red Ball né à Harlem là où vous auriez préféré un dur à cuire des troupes aéroportées en provenance du Wyoming. Si vous décidez de fleurir sa tombe, vous remarquerez que les fleurs y ont la même odeur, que la croix y est blanche et sans le moindre signe distinctif. Et si d'aventure, vous entendez dire que l'une de vos grandes tantes serait tombée, la malheureuse écorchée, dans les bras de l'un de ces combattants de seconde zone, décernez la palme du courage à cette brave femme : elle a tout simplement nagé à contre courant en s'exposant à la vindicte des biens pensants. A cette époque, ce n'était pas plus facile que de devenir pilote de chasse lorsque l'on était afro américain. Cette histoire est celle de Catherine Desjardins, née d'une femme courageuse et d'un G.I nommé Thomas May, un type gentil et intelligent, dont le seul péché fut d'avoir la peau trop foncée. Tout comme Martin Luther King, prix Nobel de la paix, Louis Armstrong, dont la musique restera à jamais universelle et Léopold Senghor, académicien. Au numéro prochain

Dossier : Les enfants oubliés de la Liberté

par Catherine Desjardins, Daniel Laurent et Sébastien Saur

La ségrégation raciale

L'armée américaine pratiquait encore durant la seconde guerre mondiale des discriminations raciales qui mirent longtemps à disparaître. L'unité du père de Catherine, par exemple, portait le nom de 4010th Quartermaster Truck Company (Colored). Cette mention « colored » se retrouve dans tous les états d'effectifs au sujet des troupes où se trouvaient des Afro-Américains.

À mesure qu'approchait la Deuxième Guerre mondiale, les États-Unis se trouvaient confrontés à des régimes nazis ou fascistes et à leurs idéologies racistes, mais ils devaient affronter la dure réalité que beaucoup de leurs propres citoyens afro-américains de 12,6 millions - soit environ 10 % de la population de l'époque - se voyaient refuser les droits civiques et les occasions les plus élémentaires de progresser au sein de la société.

L'amer paradoxe que les fameuses « Quatre Libertés » (liberté d'expression et de culte, et liberté de vivre à l'abri du besoin et de la peur) prônées par le président Franklin Roosevelt comme objectifs américains de la guerre, demeuraient encore largement inaccessibles à la population afro-américaine, n'empêcha pas à 2,5 millions d'hommes noirs de s'inscrire pour le service militaire. Plus d'un million d'Afro-Américains auront finalement servi dans toutes les branches des forces armées pendant la Deuxième Guerre mondiale. D'autre part, des milliers de femmes afro-américaines se sont portées volontaires comme infirmières en zones de conflits.

À la même époque l'Association nationale pour l'avancement des personnes de couleur (NAACP), la Ligue urbaine et d'autres organisations firent appel à la Maison-Blanche et à l'armée pour réclamer, avec succès, l'intégration de la formation pour officiers et l'élargissement des possibilités de promotion pour les unités entièrement noires.

Parmi les régiments noirs les plus célèbres de la Deuxième Guerre mondiale figurent les Aviateurs de Tuskegee « Tuskegee Airmen », un groupe de pilotes de chasse afro-américains qui s'est distingué pendant des campagnes militaires des forces alliées en Afrique du Nord et en Méditerranée et, le seul groupe d'escorte de bombardiers à ne pas perdre un seul bombardier allié sous sa protection pendant la guerre.

Citons également les panthères noires du 761st Tank Bataillon dont les combats en France ont été relatés en détail par Éric Guigère dans les Histomag'44 No. 42, 43, 44, 47 et 48

Les chauffeurs de camions et les mécaniciens afro-américains étaient aussi l'épine dorsale de l'opération « Red Ball Express ».

Vers la fin de la guerre, en 1944-45, les forces armées

ont commencé à tester des unités intégrées pour faire face aux insuffisances en personnel pendant la Bataille des Ardennes sur la frontière entre la Belgique et l'Allemagne et ailleurs. À la fin, plus de 80 % d'officiers



blancs ont déclaré que les soldats afro-américains s'étaient « très bien » distingués lors des combats et 69 % ne voyaient aucune raison pour laquelle les soldats d'infanterie afro-américains ne pouvaient pas fonctionner aussi bien que les unités d'infanterie composées de soldats blancs avec la même formation et la même expérience.

Mais chez eux, les vieilles attitudes subsistaient toujours. À leur retour en Amérique, les anciens combattants afro-américains devinrent victimes d'actes de violence en Caroline du Sud et en Géorgie, ce qui incita le président Truman à prendre une initiative audacieuse en présentant au Congrès une série de réformes de grande envergure, en matière de droits civiques et en se servant de son pouvoir constitutionnel en tant que Commandant en chef de l'armée américaine pour ordonner la déségrégation des forces armées.

« Je suis profondément convaincu que nous sommes arrivés à un tournant dans la longue histoire de nos efforts pour garantir la liberté et l'égalité à tous nos citoyens, » a-t-il déclaré aux membres de la NAACP lors d'un discours prononcé en 1947.

« Et quand je dis tous les Américains, je veux bien dire tous les Américains. »

Sources : L'histoire du service militaire des Afro-Américains est liée à la lutte pour l'égalité, David McKeeby, <http://www.america.gov>, et divers Web.

Daniel Laurent

Sur la Piste du Red Ball Express

Catherine est la fille de l'un de ces Africain-américains sans qui Patton serait tombé bêtement en panne d'essence ou mort de faim en 1944. Suivre la piste de son père l'a emmenée beaucoup plus loin qu'entre la Normandie et l'Allemagne, mais fut tout autant pénible. Le texte qui suit est uniquement d'elle, l'émotion de Catherine qui se devine à chaque paragraphe ne devait pas être retouchée.

Daniel Laurent

Après l'aboutissement de la recherche de mon père américain, j'ai rédigé un blog. La revue Histomag m'a proposé d'inclure un article concernant les enfants de soldats du débarquement et je les en remercie.

Depuis quelques années, j'ai eu des contacts avec quelques personnes « comme moi », de père noir ou blanc. Chaque rencontre, même brève, fut intense : d'un seul coup, nous n'étions plus seuls. Nous sommes tous en manque d'un père biologique, mais de plus, nous nous sentons quelque part orphelins d'un pays qui n'a jamais voulu entendre parler de nous, n'a jamais répondu à nos demandes désespérées pour accéder à nos racines. Nous avons en commun de vivre la commémoration du « 6 juin 1944 » comme le début de notre vie.

L'élection d'Obama nous a fait échanger des sms délirants : c'est à nos pères que nous pensions.

Certains d'entre nous participent activement aux commémorations, d'autres ont eu des retrouvailles



émouvantes avec leurs familles américaines, beaucoup sont toujours dans le malaise quand la mère prétend avoir tout oublié, ou bien est partie emportant ses secrets.

Nos mères étaient jeunes, avaient vécu 4 les années d'occupation dans la peur et tout à coup : des jeunes hommes athlétiques, beaux, auréolés de la gloire du libérateur ont débarqué dans leurs uniformes victorieux, amenant avec eux l'air du grand large, la liberté, la musique, la vie, la joie, l'amour.

Mais après... Nos naissances ont créé dans les campagnes françaises un traumatisme pire que la déclaration de la guerre. L'honneur familial était souillé, le libérateur devenait, surtout quand il était noir, l'homme à abattre. « Les filles-mères », ou celles qui ont intégré une bouille noire dans une fratrie blanche ont durement souffert.

Dans ma famille, pour « laver l'outrage », ma grand-mère voulait que ma mère se fasse avorter, puis lui a mené une vie infernale durant sa grossesse pour qu'elle aille dénoncer mon père pour viol. Ce qu'elle a refusé : « Thomas, me disait-elle, était un gentil garçon. Ses copains aussi ».



Mais après ma naissance, je devins un peu la princesse du logis, chacun se mettant en quatre pour satisfaire mes désirs. Mon grand-père m'apprenait à jardiner, ma mère travaillait et me tricotait des vêtements.

Je dois dire que j'ai eu la chance d'avoir une mère particulière, ayant un système de valeurs très fort, qui lui a servi de pilier durant toute sa vie. Elle revendiquait son coup de cœur, plaignait les gens qui avaient « la vue basse », les racistes qui refusant d'élargir leur champ de vision se contraignent à un horizon étriqué. La vie était très dure car nous étions pauvres, mais les épreuves lui insufflaient comme de l'adrénaline, décuplaient son inventivité.

Elle me disait que sa vie avait commencé avec moi et me considérait un peu comme son œuvre. Ceci est étouffant, peut-être. Mais je sais à présent que l'on ne reçoit jamais trop d'amour. Amour qui déborda sur mon compagnon puis sur nos enfants. Mon fils Nicolas dit que la personne la plus fantastique qu'il ait connue est sa grand-mère.

Mon père ? Elle n'en parlait que pour me dire que je ne le reverrais jamais. Je n'ai su que peu de choses : ils se sont connus dans un bal où elle l'a invité à danser parce que les Noirs n'avaient pas le droit d'inviter des femmes blanches et que l'injustice la hérissait. C'était l'homme le plus intelligent qu'elle ait connu, cultivé : « un gentleman ». Noir. Mais me disait-elle « elle n'avait pas vu sa couleur et quelle importance ? » Il était reparti, laissant sa photo, celle de sa jeune sœur Carolyn, son adresse militaire, celle de sa mère. Ils ont correspondu, mais ma mère a jeté les lettres quand j'étais encore enfant. Il s'appelait Thomas May, il était de Chicago.

Quand elle l'a connu, il était hébergé à Sotteville-les-Rouen, par la dame qui figure sur la photo. La petite-fille

de la dame aimait bien monter sur ses genoux. Nous allions souvent chez eux.

La première nuit, m'a-t-on dit, elles avaient mis des fleurs dans sa chambre et il avait pleuré.

Autant mon père était occulté de notre vie quotidienne, autant la culture noire était présente. Ma mère me parlait de Sydney Bechet, de Joséphine Baker, des luttes antiségrégationnistes, disait, quand je me plaignais du racisme en Normandie : « Tu verrais si tu vivais là-bas ! Le racisme est inscrit dans leur Constitution. Ici, c'est interdit, tu as le droit de te défendre. Tu ne le fais pas ? Tant pis pour toi. Fais-toi bouffer. » Pour mes 15 ans, elle m'a offert un livre de Faulkner. Je n'ai rien compris.

J'ai pensé à mon père toute ma vie. Je cherchais des Noirs sur les documentaires relatifs à la guerre. Je cherchais des repères culturels, historiques : rien. Mon père était Noir, pas africain ni antillais, mais d'Amérique... Sauf que l'Amérique du cinéma est blanche, que le Chicago du cinéma était à cette époque celui d'Al Capone, un italien !

Durant longtemps, j'ai été déboussolée : Je n'étais pas normande, car en Normandie, la question « d'où viens-tu » me renvoyait ailleurs, j'étais à demi-française, à demi-américaine, mais d'une Amérique qui a longtemps renâclé à donner un statut de citoyen aux Afro-Américains.

africains en lutte pour l'indépendance, découverte du Jazz et de la culture afro-américaine.

Vers l'âge de 30 ans, j'ai commencé rechercher mon père. Ceci n'est pas facile psychologiquement car on craint avant tout le rejet. A cette époque, j'ai entendu parler des viols commis par les soldats Noirs. Ma mère m'a replacé ceci dans le contexte et invitée à élargir ma culture, sans me dire pourquoi mon père ne s'intéressait pas à moi, me laissant dans ma douleur.

« Votre histoire est fantastique » m'a-t-on souvent dit. De fait, ce n'est pas plus fantastique qu'une médaille olympique. J'ai travaillé avec détermination pour aller vers mon père, ma famille américaine. J'ai tenté de forcer le mur de l'Atlantique, de pénétrer dans les méandres des Administrations américaines, françaises. J'ai cherché de l'aide auprès d'associations de Vétérans, écrit à des Maires, des directeurs de musées des petites villes de Normandie, au Mémorial de Caen, à des medias. J'ai épluché des sites de généalogie, confié mon histoire à des inconnus. Il m'est souvent revenu des réponses sèches, brutales, humiliantes, souvent rien.

J'ai appris la patience, à m'en remettre au hasard qui décide toujours. En 2006, repartant pour la dernière fois en chasse de mon père, j'ai trouvé deux sœurs américaines inconnues qui se sont emparées de mon dossier. Quelques mois plus tard, je parlais au téléphone avec une cousine : Mon père était mort depuis 18 mois. Il avait été marié durant 40 ans et, comme ma mère, n'avait pas eu d'autre enfant que moi. Il parlait de sa fille en Normandie.

En lisant son obituary (NDLR : faire-part de décès), j'ai eu l'impression de l'avoir toujours connu. Ma mère avait dit vrai : c'était un homme joyeux, intelligent, cultivé, aimant la fête. Il est mort au même âge qu'elle : 89 ans. Ma famille américaine s'est montrée suspicieuse à mon égard, mais j'ai eu le sentiment que les personnes rencontrées ne le connaissaient pas vraiment. Il était veuf, vieux, sans enfants, très seul dans les années précédant sa mort.



Je voulais aller sur sa tombe. En tant que Vétéran, il aurait du reposer dans un cimetière militaire. Mais on ne le trouvait nulle part. J'ai dû embaucher une avocate de Chicago qui au bout de 8 mois a appris que les cendres du Vétéran Thomas May étaient depuis 4 ans dans un sac plastique dans un placard des Pompes Funèbres de Chicago Sud. Je les ai fait rapatrier ici par simple colis postal.

En juillet 2009, avec mes enfants, nous avons déposé les cendres de mon père sur la plage de Courseulles sur Mer. Auparavant, j'en avais dispersé quelques poignées sur la tombe de ma mère. J'ai espéré qu'il aurait peut-être été content. Nous sommes ses seuls descendants.

Le chemin continue. J'ai appris que le soldat Thomas May aurait été conducteur d'engins dans le Red Ball Express. J'ai rencontré le mois dernier Alice Mills.

83

Army of the United States

SEPARATION QUALIFICATION RECORD

SAVE THIS FORM. IT WILL NOT BE REPLACED IF LOST

This record of job assignments and special training received in the Army is furnished to the soldier when he leaves the service. In its preparation, information is taken from available Army records and supplemented by personal interview. The information about civilian education and work experience is based on the individual's own statements. The veteran may present this document to former employers, prospective employers, representatives of schools or colleges, or use it in any other way that may prove beneficial to him.

BY NAME—FIRST NAME—MIDDLE INITIAL		MILITARY OCCUPATIONAL ASSIGNMENTS	
MAY, THOMAS E.		10 MONTHS	11. GRADE
2. ARMY SERIAL NO.	3. GRADE	4	Pvt
36794755	Pvt	19	Pfc
4. SOCIAL SECURITY NO.		6	Pfc
71 E 59th St, Chicago, Ill		12. MILITARY OCCUPATIONAL SPECIALTY	Basic 521
5. PERMANENT MAILING ADDRESS (Street, City, County, State)		Truck Driver, Lt	345
6. DATE OF ENTRY INTO ACTIVE SERVICE		Truck Driver, Hvy	931
22 July 43	27 Jan 46	25 Aug 16	
7. DATE OF SEPARATION		8. DATE OF BIRTH	
Camp Orent, Ill			
SUMMARY OF MILITARY OCCUPATIONS			
*FILE—DESCRIPTION—RELATED CIVILIAN OCCUPATION			
Truck Driver, Heavy 931			
Operated heavy military vehicles in both the U.S. and the E.T.O. Drove under difficult conditions and over all types of terrain. Transported personnel, supplies, and equipment over a considerable distance per trip. Serviced, maintained and minor repairs on own truck. Had to keep own vehicle in the best operating condition possible at all times.			

WD AGO FORM 100
7-501 11-53 100

This form supersedes WD AGO Form 100, 13 July 1944, which will not be used.

10-1121-1

A l'âge de 19 ans, je suis partie à Paris. Là enfin, j'ai trouvé un semblant de statut en revendiquant à fond mon côté « noir » : coiffure afro, défense des pays

Maître de conférences au département d'anglais à l'Université de Caen, elle s'est passionnée pour l'histoire occultée des soldats Africains-Américains dans la 2ème Guerre Mondiale.

Depuis 1986, elle recense et collectionne les photos, les témoignages, est allée fouiller dans les archives à Washington pour mettre au jour le bataillon de soldats Noirs ayant participé au débarquement de Normandie,

compris que tout ce que ma mère savait de cette Amérique, c'est lui qui lui avait appris.

Mon père était un militant démocrate qui à Chicago marchait derrière Martin Luther King. De l'autre côté de l'océan Atlantique, ma mère exultait au cinéma en regardant les Actualités. Je marche entre eux deux.

Catherine Desjardins

Crédit Photos : Collection Catherine Desjardins



dont on ne voit nulle part les images. Je sais à présent d'où je viens, j'ai réalisé mon rêve d'enfant : aller à Chicago. Cette quête m'a menée sur des chemins étonnants, j'ai lâché le présent pour plonger dans l'inconnu, ai trouvé quelques racines culturelles aux Antilles, reçu des accueils fantastiques en Afrique, rencontré des gens déjantés comme moi, les femmes qui m'ont retrouvé mon père sont « mes sœurs », elles ont fait un travail formidable. Pour tout paiement, elles n'ont demandé qu'une photo de moi avec ma famille de Chicago.

J'ai marché dans le quartier où vivait mon père, ai vu son appartement, j'ai dormi quelques nuits dans une maison proche de la sienne. De la ville où il vécut toute sa vie, je n'ai pratiquement vu que le Sud, exclusivement noir. En marchant dans ces rues, j'ai

Le Red Ball Express

25 août-16 novembre 1944

Fin août 1944, la percée en Normandie a pour conséquence l'extension des lignes de communications des armées alliées. Un problème logistique majeur se pose alors : comment acheminer jusqu'au front les 20 000 tonnes de ravitaillement en munitions, carburant et nourriture nécessaires à la poursuite de la guerre ?

Jusqu'à la prise d'Anvers en novembre 1944, le seul port permettant le ravitaillement allié est Cherbourg. Situé à la pointe du Cotentin, aussi loin que possible du front, il ne permet pas d'alimenter facilement les unités de combat. C'est pourquoi dès le 25 août 1944, les Alliés ouvrent une route, véritable artère vitale des armées, capable de palier au système ferroviaire mis à mal par les bombardements précédant le Débarquement. Cette route portera le nom de Red Ball express, terme utilisé dans les chemins de fer américains pour désigner une livraison urgente et immédiate. La route reliant Cherbourg à Chartres, principale base logistique alliée, était double : au nord, la route servait pour le voyage aller, au sud, une autre route servait pour le retour des camions vides. Chaque convoi était en théorie constitué de cinq camions au minimum, escortés de deux jeeps. Mais dans la pratique, il n'était pas rare de voir partir de Cherbourg des camions seuls, envoyés sur la route dès qu'ils étaient pleins. Roulant jour et nuit, 5 958 véhicules, ont ainsi transporté quotidiennement jusqu'à 12 500 tonnes de marchandises.

Une telle cible ne pouvait passer inaperçue pour les rares avions allemands capables de braver la chasse alliée. Mais la rareté des attaques a été telle que les principales pertes ont été du fait de l'épuisement des hommes et des matériels, qui menaient à des accidents et des pannes. 75 % des conducteurs des camions du Red Ball Express étaient noirs. Ce sont les grands oubliés de la Libération, sans lesquels les armées alliées n'auraient pu remporter la victoire. . **Sébastien Saur**

Le coin lecture

Par Philippe MASSE

Beaucoup de nouveautés dans cet Histomag'44, l'une des plus intéressante est la parution du livre de Frédéric Delvolte sur Saumur. Ce mois-ci on va comme d'habitude aborder de nombreux sujets, Jean Cotrez nous livre une analyse particulièrement intéressante du livre de Greg Boyington. Un petit coup de cœur de votre serviteur pour le livre de Roger Huguen qui nous parle de l'engagement des bretons dans les réseaux d'évasions des pilotes Anglais. Moment de souvenir aussi avec l'histoire du sous marin Doris, et un nouvel ouvrage sur la libération de Paris.

Philippe Massé

Saumur, des braises sous la cendre Frédéric Delvolte, Éditions du cheminement.

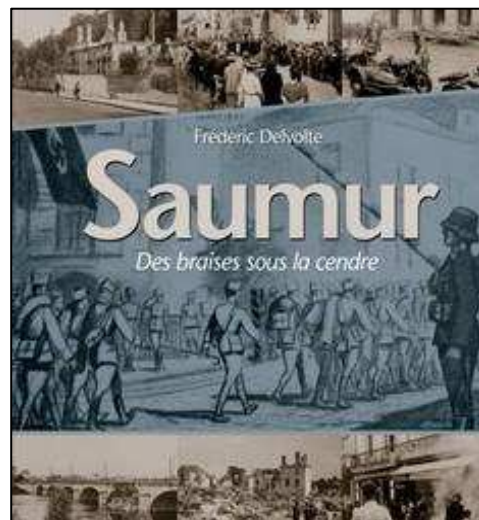
Personne n'oubliera la conduite héroïque des cadets de Saumur pendant les heures noires de la débâcle de l'armée française. Armée de bric et de broc les Cadets de Saumur vont tenir tête sur un front allant de Montsoreau à Gennes. Le colonel Michon va écrire l'une de plus belles pages de l'histoire de la cavalerie française face à la 1ère Kavallerie division. L'armée Allemande rendra les honneurs à ces hommes lors du passage de la ligne de démarcation à Beaulieu-les-Loches après leur reddition au château de Savigny à Ligné.

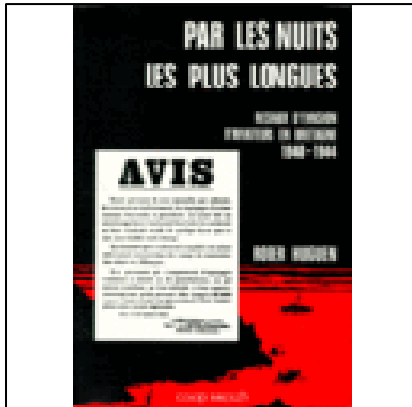
Ce nouveau livre de Frédéric Delvolte fait la part belle à ces combats de cette fin de printemps 1940. Mais part delà les combats, Saumur va être une ville particulièrement visée par les bombardements de 1944,

les quartiers de la gare, de la Croix verte et de l'île Offart vont être pratiquement rasés. Ce livre nous fait vivre cette difficile période, depuis les années noires de l'occupation à la délivrance, la libération de la ville et les quelques jours qui l'ont précédée. Trois ans de recherche pour nous proposer un ouvrage riche en photographies confrontant les prises de vue d'époque et de nos jours, prises sous le même angle, du même endroit ; un saisissant voyage dans le temps, des heures les plus sombres de Saumur jusqu'au retour de la paix.

L'auteur est actuellement adjoint militaire du musée de la cavalerie de Saumur, musée en pleine expansion qui comptera bientôt de nouvelles expositions d'uniformes de militaires prestigieux héros de la seconde guerre mondiale et est le webmaster de <http://armesfrancaises.free.fr>.

Prix 35 €





Par les nuits les plus longues Roger Huguen Editions Coop Breizh.

Un livre qui sera peut être un peu plus dur à trouver tiré de puis 2002 à vingt milles exemplaires la douzième édition datant de 2008.

Par des nuits les plus longues est le fruit du travail de huit années recherches de Roger Huguen sur le thème des réseaux d'évasion d'aviateurs en Bretagne. L'auteur vous fait partager les risques qu'on prit certains pêcheurs Breton pour quitter la France et rejoindre la France Libre en grande Bretagne des ports de Douarnenez, Camaret. Puis direction les chantiers Sibiril haut lieu d'évasion. Vous allez ensuite suivre la vie et la mort des premiers réseaux ((Pat OLeary et mission Otrakkee). La réussite de la mission Shelburne l'arrivée des pilotes leurs conditions d'hébergement puis le passage obligé dans la maison d'Alphonse puis le départ de la plage de Plouha. Vous ferez connaissance avec David Birkin le père de la chanteuse

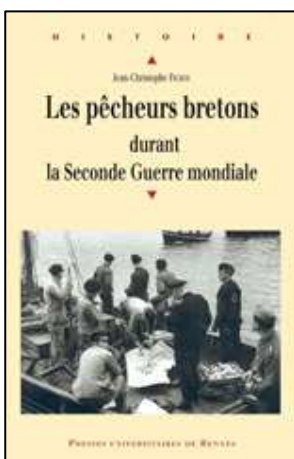
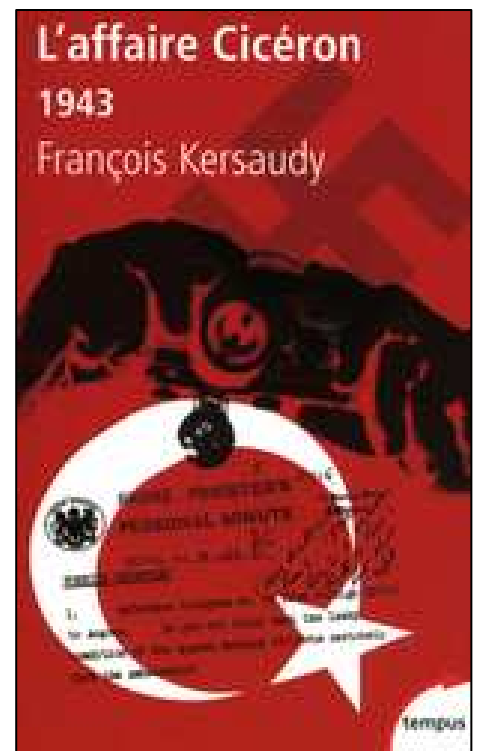
L'auteur nous livre une analyse très complète des risques encourus par tous les membres des réseaux d'évasion C'est certainement l'un des livres qu'on doit posséder dans sa bibliothèque sur ce sujet. **Prix 25€**

L'affaire Cicéron François Kersaudy éditions Perrin

Valet de chambre de l'ambassadeur d'Angleterre, il est devenu le plus grand espion de la Seconde Guerre mondiale.

Dans l'ambassade de Grande-Bretagne en Turquie, un valet de chambre passe devant l'ambassadeur endormi, ouvre sa mallette et en sort des documents estampillés "top secret" : ce sont les procès-verbaux de la conférence stratégique alliée de Téhéran. Dans une pièce attenante, il photographie les documents un par un et, le lendemain soir, il remet deux rouleaux de films à un agent allemand. Encore un roman ? Pas du tout ! Cette histoire est authentique, c'est même la plus grande affaire d'espionnage de la dernière guerre : qui était Cicéron ? Quels documents a-t-il fournis aux Allemands ? Qu'en a fait Hitler ? Cicéron était-il un agent double ? Qu'y a-t-il de vrai dans le célèbre film de Mankiewicz et dans les Mémoires de tous les protagonistes de cette affaire ? Pour la toute première fois, grâce aux archives des services secrets britanniques, François Kersaudy répond à ces questions et donne le fin mot de cette incroyable énigme. (présentation de l'éditeur)

François Kersaudy, spécialiste d'histoire diplomatique et militaire contemporaine, a enseigné l'histoire à l'université d'Oxford et est actuellement professeur à l'université de Paris I. Ses derniers ouvrages : De Gaulle et Churchill, De Gaulle et Roosevelt , sa biographie d'Hermann Goering vient d'être publiée chez Perrin.



Les pêcheurs bretons durant la seconde guerre mondiale Jean Christophe Fichou éditions Presse universitaire de Rennes.

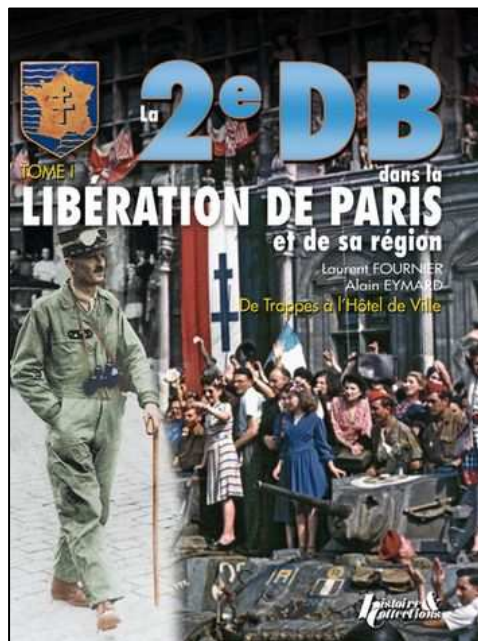
Les archives des quartiers de l'Inscription maritime, fonds d'une rare richesse, nous permettent de prendre conscience que toute la Bretagne a pêché jusqu'en 1943, avec le soutien de Vichy. Le livre de Jean-Christophe Fichou apporte des informations souvent ignorées pour n'avoir pas fait, jusqu'à ce jour, l'objet de publication.

Les pêcheurs bretons durant la Seconde Guerre mondiale La pêche en mer - toutes les pêches sauf la Grande pêche - perdure pendant la Seconde Guerre mondiale sur le littoral atlantique. Les pêches côtières connaissent même un réel renouveau : la flottille compte plus de bateaux et d'inscrits maritimes en 1943 qu'en 1938. Le conflit n'interrompt pas le nouvel élan amorcé en 1937, bien au contraire ; encouragée par les Allemands et les Vichystes, la pêche se maintient, les pêcheurs apprenant à composer avec les contraintes et les règles, quand ils ne les

contournent pas.

Longtemps considérée comme une activité secondaire, la pêche acquiert un nouveau statut dans l'économie de guerre alors que « la France a faim ». Dans un premier temps l'activité des sauteurs, saurisseurs et conserveurs ne faiblit pas, elle est même d'autant plus protégée que l'Occupant en est le premier bénéficiaire. Mais les deux dernières années de guerre voient une forte diminution de la production halieutique liée aux difficultés d'approvisionnement en carburant et à la réglementation de plus en plus stricte des forces d'Occupation alors que font défaut des éléments essentiels du conditionnement des sardines et autres maquereaux, le fer blanc et l'huile. Les archives des quartiers de l'Inscription maritime, fonds d'une rare richesse, nous permettent de prendre conscience que toute la Bretagne a pêché jusqu'en 1943, avec le soutien de Vichy. Le livre de Jean-Christophe Fichou apporte des informations souvent ignorées pour n'avoir pas fait, jusqu'à ce jour, l'objet de publication (4ème de couverture)

Jean-Christophe Fichou est professeur au lycée Kerichen de Brest. Il est en outre l'auteur de *Gardiens de phares 1798-1939* (PUR, 2002) et de *Phares : histoire du balisage et de l'éclairage des côtes de France* (Chasse- Marée, 2006).



(document éditeur)

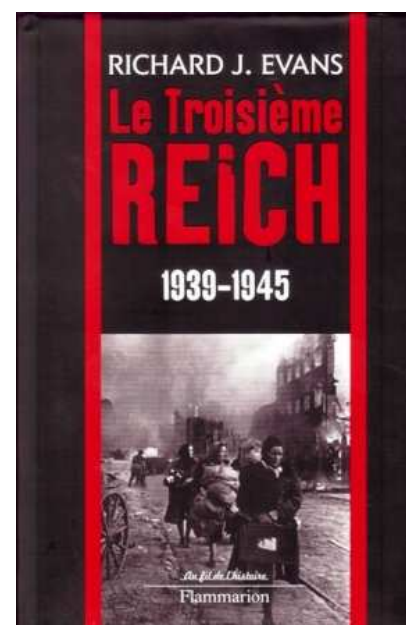
La 2^{ème} DB et la Libération de Paris - Tome 1 Laurent fournier Alain Eymard Histoire et collection

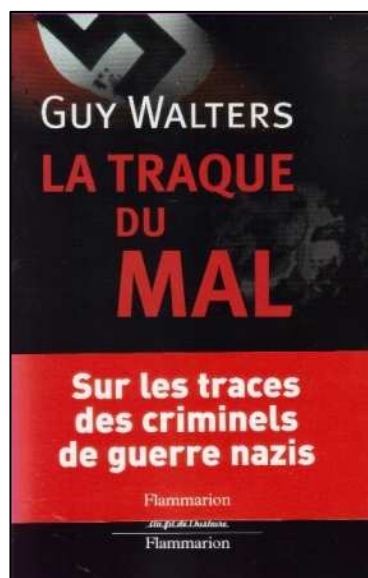
Cet ouvrage en deux volumes est le fruit de vingt ans de recherches, de repérages photographiques à Paris et dans sa région, de dépouillement d'archives, de lectures des journaux de marche des régiments présents, des souvenirs des résistants et des habitants des villes et des arrondissements libérés par les soldats du général Leclerc.. Y sont traités exclusivement les combats de la DB dans leur stricte chronologie, les auteurs n'abordent ni l'aspect politique, ni l'aspect résistance. Le travail réalisé permet aussi de rectifier quelques erreurs trouvées dans la littérature de l'époque, sur certaines plaques commémoratives ou dans de trop belles légendes urbaines. Ce premier tome traite de la semaine héroïque à Paris, des durs affrontements dans la banlieue sud (Antony, Fresnes, etc.), de l'entrée des « Leclerc » dans la capitale le soir du 24 et de leurs premiers combats du lendemain matin. Ces récits — chaque phase de la libération de Paris est contée par les auteurs à la lueur de deux, voire trois ou quatre, témoignages — sont illustrés par une iconographie hors du commun plus de 1 600 photographies d'époque, la plus grande partie inédites provenant de fonds privés ou de collections familiales

LE TROISIEME REICH – TOME 3 RICHARD J. EVANS – FLAMMARION

Le dernier tome de l'anthologie de Richard J. EVANS aborde la période de 1939 à la chute du Reich. Le monde vient de basculer dans la guerre. Grâce de nombreuses sources inédites, l'historien britannique invite le lecteur à découvrir sous un angle nouveau l'Allemagne plongée dans un conflit qui va la conduire à la destruction, partagée entre ses doutes et la fidélité à Hitler. Le résultat est absolument saisissant de réalisme, Richard J. EVANS brosse le tableau fidèle de la société allemande galvanisée par ses succès foudroyants avant de connaître une lente descente aux enfers puis son enfouissement sous les décombres des villes bombardées. Ce troisième volume clôt magnifiquement une œuvre qui se situe parmi les meilleures jamais écrites sur ce thème. Prix : 35,00 euros

Stéphane Delogu





GUY WALTERS – LA TRAQUE DU MAL FLAMMARION

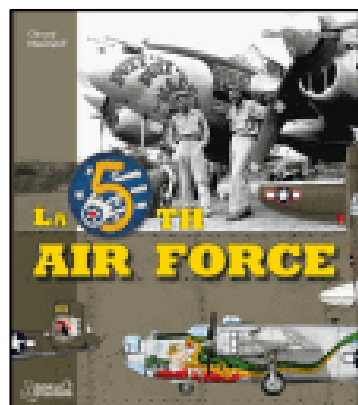
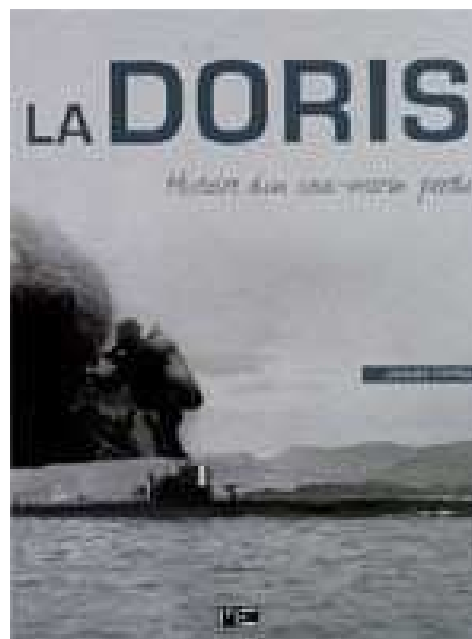
On pensait, à défaut de tout savoir, sinon avoir lu l'essentiel sur la traque des dignitaires nazis dans le monde d'après guerre. Spécialiste de l'histoire du IIIème Reich, l'historien britannique Guy Walters a largement puisé dans des sources inédites et considéré l'histoire déjà écrite avec le champ de vision d'un véritable enquêteur. Parfois assez loin des versions officielles, il nous invite à le suivre à sur des chemins de traverse qui ne sont pas sans provoquer une certaine sensation de malaise et, qui, surtout font voler en éclat les certitudes sur lesquelles on croyait pouvoir s'ancrer solidement. Des relations sulfureuses entre Ante Pavelic et le Vatican jusqu'au parcours entaché de zones d'ombres de Simon Wiesenthal, rien n'a échappé à l'analyse de Guy WALTERS qui signe là un ouvrage dont la conclusion incite à une dérangeante remise en question : le monde s'est-il réellement donné les moyens de poursuivre les criminels nazis ?

Stéphane Delogu

La Doris de Jacques Favreul, Marine Edition.

A l'aube du second conflit mondial, alors que la France était encore dans ce qu'on a appelé la drôle de guerre et engagée au côté des Anglais en Norvège, les deux marine ont dressé des barrages sous marin au niveau des côtes hollandaises. Le sous-marin Doris opère alors sous commandement britannique, trois jours avant le 10 mai et le lancement de l'invasion allemande, il appareille Harwich pour son dernier voyage puisque le 8 mai 1940 il sera coulé par le sous-marin U-9. Il faut attendre 43 ans pour que l'épave soit découverte par des plongeurs hollandais.

Ce livre retrace l'histoire du sous marin Doris de sa construction à sa destruction de manière très détaillée. La seconde partie du livre traite des différents hommages qui ont été rendu à l'équipage du sous-marin célébrés en 2004. Il initie aussi les profanes sur les techniques de navigation sous marine et contient un certain nombre de documents d'époque particulièrement intéressants.



La 5th Air Force éditions histoire et collections Gérard Paloque .

Après ses livres dédiés à la 8th et à la 9th Air Force, les éditions Histoire et Collections nous proposent un troisième livre dédié à la 5th Air Force. LA 5th air Force est peu connue en Europe car sa zone d'opération a été la zone pacifique. Créée le 5 février 1942 et issue de la Philippine Department Air Force. Stationnée à sa création au nord de l'Australie elle commencer par lutter avec peu de moyens, ces derniers étant obsolète et peu performant, contre les attaques japonaises dans le sud ouest du Pacifique. Commandée par le Major général Georges Kennedy La 5th Air Force va être engagée bien souvent de concert avec les squadrons de la Royal Australian Air Force. Le palmarès de cette unité est à la fin de la guerre inégalé par les autres formations, plus de 3400 victoires homologuées et la présence dans ses rangs des deux plus grands as américains de tous les temps les majors Bong et Mc Guire. Cet ouvrage offre une quantité impressionnante de planches d'avions qui vont servir à tous nos amis maquettistes s'intéressant au sud pacifique et aux livrées des escadrilles américaines.

Tête Brûlée Ma véritable histoire Greg Boyington

Nous avons tous, pendant l'adolescence, pour les gens de ma génération en tous cas, vibré aux exploits de l'escadron VMF 214, commandé par le Major Greg « pappy » Boyington et de ses têtes brûlées. Donc quand Pappy raconte sa guerre, et j'insiste car ce livre n'est pas une autobiographie, on veut savoir ce qui vrai et ce qui est faux entre la fiction et la réalité !



Ce qui est vrai : le colonel Lard est dans la vie comme dans la fiction, c'est-à-dire un procédurier qui veut la peau de la 214. Le général Moore est comme dans la fiction, à savoir il a pris fait et cause pour Boyington et le couvre au maximum.

Ce qui est très ressemblant aussi est le goût prononcé de Greg pour l'alcool et les bagarres. L'alcool lui coûtera cher dans sa vie privée. De tous noms de pilotes de la fiction, le seul qui est

évoqué plusieurs fois par Boyington est celui de Casey.

Ce qui est un peu différent de la fiction : il n'y avait apparemment pas de jolies infirmières à Vella La vella (et non Vella la cava comme dans la série). Enfin les pilotes n'étaient pas des aventuriers ou des têtes brûlées mais des pilotes volontaires de réserve non affectés.

Boyington finit la guerre avec 26 victoires, sa dernière ayant été pour lui le jour où il s'est fait descendre (janvier 1944) pour entamer une longue période de captivité au Japon. Il est le seul à avoir obtenu la MOH à titre posthume alors qu'il était toujours vivant (mais prisonnier).

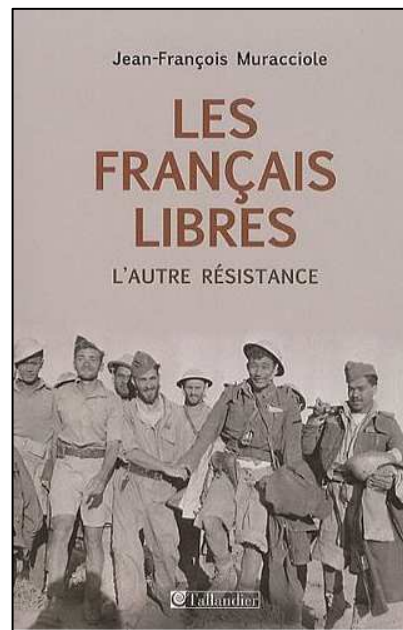
Fin 1941 il rejoint les « flying tigers » et leurs fameux Curtiss P40 aux gueules de requins dessinées sur les capots moteur. En janvier 1943 il est transféré à Esperito Santo aux nouvelles Hébrides ou après quelques aventures, il forme la VMF214 avec donc des pilotes de réserve non affectés, des Corsair réservés à l'entraînement. D'abord baptisé les Boyington's bastards, Boyington imposera le surnom de « black sheep ».

Sur les 395 pages du livre qui se lisent très facilement, 145 sont consacrées à la période, non couverte par la série télévisée, où il était prisonnier des Japonais. Aucune gloriole, beaucoup d'humilité dans ce récit que Boyington termine sur ces mots :

« Donnez-moi le nom d'un héros et je vous prouverai qu'il ne vaut pas grand-chose. »

Jean Cotrez

Prix environ 22€



Les Français libres : L'autre Résistance

Par Igor Geiller

Si l'histoire de la Résistance française est bien connue, en revanche celle de la France libre l'est beaucoup moins. Le sujet, semble-t-il, inspire peu les historiens. C'est le constat effectué par le professeur Jean-François Muracciole qui publie en cette fin d'année une passionnante histoire des Français libres.

Jean-François Muracciole, qui enseigne à l'Université de Montpellier, a en effet entrepris d'étudier le parcours des hommes et des femmes qui, entre 1940 et 1943, ont répondu à l'appel du général de Gaulle.

Il ne s'agit donc pas d'une histoire de la France libre en tant qu'institution mais d'une histoire de ceux qui en ont fait partie. L'auteur, en se basant sur le parcours de 4 000 individus, a voulu tracer un portrait-robot des Français libres.

Combien étaient-ils ? Quelles étaient leurs origines ? Comment ont-ils vécu la guerre ? Enfin que sont-ils devenus après 1945 ? A partir de statistiques et de récits individuels, on comprend mieux une population singulière et fort peu représentative de la France de l'époque.

Le livre de Jean-François Muracciole s'inscrit donc dans le renouveau de l'histoire militaire, c'est à dire une histoire centrée non pas sur les batailles mais sur les hommes qui les font.

Tallandier (10 septembre 2009), 128 pages.
(ISBN 2130475205), environ 24€

Le saviez vous ?

Par Nathalie Mousnier



(DR)

LES CONTAINERS « H »

Pour ravitailler la Résistance, les unités de la Royal Air Force affectées au SOE (Special Operations Executive), utilisèrent les parachutages de paquets¹ et de containers. L'avion le plus utilisé pour ces parachutages était le Halifax, progressivement remplacé à partir de 1944 par le Liberator américain. Ces bombardiers affectés aux opérations spéciales subirent peu de transformations pour être adaptés à ces missions spécifiques : une trappe était aménagée dans le plancher du fuselage pour faciliter les sauts des agents parachutés et le lancement des « paquets » qui accompagnaient généralement les containers logés dans les soutes à bombes. En général un bombardier comme le Halifax larguait en moyenne une quinzaine de

containers de 150 kg environ et jusqu'à 29 paquets soit une charge de 2,5 à 3 tonnes.

Le SOE avait adopté deux types principaux de containers, appelés « tubes », dont les dimensions hors-tout étaient sensiblement les mêmes : des cylindres d'un diamètre d'environ quarante centimètres et d'une longueur d'un mètre soixante-douze. Le container type « C » était un monobloc, en tôle nervurée, qui s'ouvrait dans le sens de la longueur. Composé en réalité de deux demi-coques assemblées, d'un côté, par des charnières et, de l'autre, par trois verrous maintenus fermés par des clavettes, il était muni de quatre

fortes poignées permettant son transport par quatre hommes. Son poids

variait de 120 à près de 200 kg en fonction du contenu.

À l'une de ses extrémités, se trouvait inclus le logement du parachute de quelque quinze centimètres de profondeur. Il restait donc une longueur utile d'environ un mètre cinquante permettant le parachutage des armes longues (fusils mitrailleurs, mitrailleuses, lance-roquettes anti-char...).

Il pouvait aussi contenir trois cylindres de tôle plus petits (trente cinq centimètres de diamètre et quarante cinq centimètres de longueur) appelés cellules. Elles étaient fermées par un couvercle muni de quatre ergots qui le verrouillaient et de deux poignées pour le transport. Des disques de contreplaqué étaient alors placés entre chaque cellule. L'amortisseur de choc à l'arrivée au sol, qui a souvent disparu des exemplaires exposés dans les musées, était un tampon de caoutchouc mousse.

Le container type « H », mis au point par un Polonais génial qui trouvait assez peu commode, voire même dangereux, de trimbaler un objet de la taille d'un homme et pesant plus d'un quintal en plein territoire ennemi, était un assemblage de sept éléments qui pouvaient être facilement démantelés dès la réception au sol par les Résistants.

L'amortisseur en forme de demi-sphère aplatée, en tôle ajourée qui s'écrasait au choc était surmonté de cinq cellules, référencées A.B.C.D.E., s'emboîtant les unes

¹ Réservés en général pour les objets dont le gabarit était incompatible avec le format des containers ou ceux qui ne craignaient pas les effets de la chute (vêtements, tracts...) lorsque tous les containers disponibles étaient pleins de marchandises plus sensibles. Cependant, les containers, largués en groupe depuis la soute du bombardier et sur commande du pilote, restaient groupés lors de l'atterrissage tandis que les paquets, basculés dans le vide par la trappe de l'avion, les uns après les autres, par les hommes de l'équipage, se trouvaient souvent répartis sur une grande distance à leur arrivée au sol, parfois même sur plusieurs kilomètres.

dans les autres et composée d'un cylindre de tôle de trente sept centimètres environ de diamètre et d'une hauteur de vingt neuf centimètres. Le couvercle de chaque cellule était maintenu fermé par six ergots s'encastant dans des fentes et des anneaux permettaient le passage d'une sangle pour le transport.

Les cellules A et B, placées juste après l'amortisseur, étaient chargées plus lourdement que les trois autres pour que le container prenne de lui-même, avant l'ouverture du parachute, une position verticale.

Venait enfin le logement du parachute. Le tout était réuni par deux tiges d'acier, filetées à leurs extrémités qui assuraient la cohérence de l'ensemble pendant le parachutage.

Ce type de container, beaucoup moins résistant que le « C », servait au conditionnement de tout l'armement léger et du matériel de sabotage.

Chaque container était accompagné d'un inventaire précis permettant une répartition rapide de son contenu qui pouvait varier de façon considérable en fonction des besoins. La liste suivante donne une idée assez précise des envois effectués par le SOE aux Résistants français :

- ✓ Des explosifs, notamment le fameux « plastic » très puissant et si maniable que certains chefs saboteurs aimaient à démontrer qu'on pouvait s'en servir pour faire cuire tranquillement une omelette ;
- ✓ Toute la gamme des accessoires pour l'utilisation des explosifs : amorces, détonateurs, cordon bickford ou

mèche lente, cordtex ou cordon détonant, toutes sortes d'allumeurs (crayons à retardement, allumeurs à traction, à pression, à déclenchement, électriques...) ;

✓ Des charges préparées comme le Clam, composé de 250 g de plastic dans une enveloppe de bakélite munie d'aimants pour faciliter la pose sur les pièces métalliques à détruire ou le Limpet, sorte de Clam étanche servant à couler des navires en plaquant les charges contre la coque, en dessous de la ligne de flottaison ;

✓ Toutes sortes de dispositifs incendiaires, spécialement préparés en Angleterre pour certains gros sabotages stratégiques, depuis l'incendiaire de poche à retardement jusqu'à la bombe thermique d'un kilo ;

✓ Toutes sortes d'armes : poignards, pistolets et revolvers (certains avec silencieux), grenades mills n° 45 et grenades gammon n° 82, mitraillettes Sten et Thompson, carabines américaines, fusils anti-chars Boyes, lance-roquettes Piat (Projector Infantry anti-Tank) et Bazooka, mines anti-chars, crève-pneus... ;

✓ Divers matériels : postes émetteurs-récepteurs pour les liaisons avec Londres et Alger, postes récepteurs, postes de radioguidage, accumulateurs, générateurs, caractères et encre d'imprimerie voire du papier, appareils duplicateurs, pansements, médicaments et même de petites motos....

Après leur récupération au sol, les containers, classés « consommables » par les services du SOE, étaient le plus souvent vidés puis détruits ou transformés pour ne pas être repérés par l'occupant.

Il y a 70 ans Mars avril 40

Par François Xavier Euzet

1er Mars 1940 : En Grande-Bretagne, selon la BBC, près des 2/3 de la population adulte écoute l'émission « Germany Calling » de "Lord Haw Haw", émise depuis Hambourg. Une personne sur 6 est un auditeur régulier de sa propagande. Quelques 16 millions d'auditeurs écoutent les nouvelles de 9 heures chaque soir et 6 millions changent de station immédiatement après. Lord Haw Haw est le surnom donné par les britanniques à William Joyce, fasciste britannique exilé en Allemagne et ancien soutien de Sir Oswald Mosley, chef et fondateur du parti fasciste britannique, le British Union of Fascist (BUF).

2 Mars : En Finlande les soviétiques lancent une offensive majeure sur la nouvelle ligne de défense finlandaise dans l'isthme de Carélie. L'armée rouge entre dans les faubourgs de Viipuri (Viborg).

Une demande officielle est envoyée par les alliés à la Suède et à la Norvège pour permettre aux troupes franco-britanniques d'être envoyées en Finlande en passant par les pays scandinaves. Les unités sont sensées commencer à arriver le 20 mars. La France compte envoyer dans les 50 000 hommes et 150 avions et les britanniques environ 100 000 hommes.

3 Mars : Le gouvernement Italien proteste auprès du gouvernement britannique pour le blocus imposé par la Grande-Bretagne. La Suède et la Norvège refusent définitivement le passage de troupes franco-anglaises sur leur territoire.

5 Mars : Les membres du politburo (Staline, Beria, Molotov, Kaganovitch, Kalinin, Voroshilov et Mikoyan) signent un ordre pour exécuter 25700 polonais « nationalistes et contre-révolutionnaires ».

Ceux-ci sont gardés principalement dans les camps de Kozielsk, Starobielsk et Ostaszków, en Ukraine et Biélorussie, depuis septembre 1939. Ces camps contiennent près de 6192 policiers et 8375 officiers polonais et les membres de l'élite polonaise (médecins, avocats, professeurs...).

Le gouvernement britannique annonce un emprunt de guerre de 300 000 livres sterling à 3% pour aider la Finlande. Le Canada promet d'envoyer 1000 volontaires pour combattre au côté des finlandais.

Les Soviétiques annoncent qu'ils sont prêts à négocier la paix sur la base de l'ultimatum ayant expiré le 1er mars.

La Finlande conclut que les promesses franco-britanniques sont sans valeur et accepte de rouvrir les négociations pour une trêve et une cession des zones frontalières.

6 Mars : Une délégation finlandaise menée par M. Ryti, 1er ministre finlandais, et M. Juho Kusti Paasikivi, diplomate expérimenté, quittent la Finlande pour Moscou pour négocier la paix avec l'union soviétique. Le général Mannerheim est en faveur des discussions au vu de la situation militaire.

La France et l'Italie signent un accord commercial pour accroître le volume des échanges entre les 2 pays.

7 Mars : La marine britannique capture 6 cargos italiens chargés de charbon allemand dans la Manche. Cette action fait suite à un avertissement des britanniques indiquant qu'ils captureraient tout le charbon qu'ils trouveraient

en mer. Les navires sont emmenés au large des côtes du Kent en attendant la décision du gouvernement britannique de décharger la cargaison ou non. 4 navires italiens sont partis de Rotterdam et 6 de plus sont en train de charger du charbon de Rhénanie destiné à l'Italie, où le rationnement de charbon est déjà en vigueur. De nombreux italiens pensent que le but réel des britanniques est de les forcer à acheter le charbon britannique aux termes qu'ils imposeront.

8 Mars : Le gouvernement soviétique rejette la demande de la délégation finlandaise pour un



armistice immédiat. L'Allemagne somme le gouvernement suédois de s'employer à faire céder la Finlande.

Soldats soviétiques brandissant un drapeau finlandais capturé durant la guerre d'hiver

9 Mars : Un compromis anglo-italien est conclu dans « l'affaire des navires de charbon » du 7 mars. Les navires italiens sont relâchés par les britanniques et l'Italie accepte de trouver une alternative, terrestre, pour acheminer son charbon d'Allemagne.

Les alliés promettent à la Finlande des troupes et des avions si elle fait une requête officielle. La situation militaire étant catastrophique, le général Mannerheim demande au gouvernement de composer avec les demandes soviétiques.

10 Mars : Le ministre des affaires étrangères allemand, M. Ribbentrop, rencontre M. Mussolini à Rome, et l'invite à rencontrer Adolf Hitler.

11 Mars : L'Union soviétique et la Finlande se mettent d'accord sur les termes d'un armistice entre les 2 pays. Dans une dernière tentative d'empêcher les finlandais de conclure un armistice, les alliés offrent leur aide la plus complète à la Finlande « si elle le demande ».

Le cuirassé français *Bretagne* et le croiseur lourd *Algérie* quittent Toulon pour le Canada avec un chargement d'or (2379 barres). L'embargo sur les armes est levé par le gouvernement américain, pour permettre à la Grande-Bretagne et à la France d'acheter des chasseurs P-40. En Grande-Bretagne la viande commence à être rationnée.

12 Mars : Dans l'après-midi, le cabinet de guerre britannique approuve un plan, destiné à la Finlande, pour envoyer des troupes à Narvik, en Norvège. Cette avancée de troupes se fera sans la permission des norvégiens, en espérant que les scandinaves coopéreront une fois l'opération commencée. Le Président du conseil français, M. Daladier, informe la chambre des députés, qu'une force expéditionnaire franco-anglaise est prête à embarquer sur réception d'une demande d'assistance formelle émanant du gouvernement finlandais.

La délégation finlandaise à Moscou attend l'approbation finale d'Helsinki, concernant les conditions de paix soviétiques.

La Home fleet retourne à Scapa Flow suite à l'augmentation des défenses anti-aériennes et anti-sous-marines de la base. 72 juifs allemands, sur 1000 déportés en Pologne dans des camions scellés depuis Stettin, meurent après une marche de 18 heures dans le blizzard.

13 Mars : La Finlande et l'union soviétique signent un traité de paix à Moscou dans les premières heures de la journée, suite à la réception de l'accord du gouvernement d'Helsinki par la délégation finlandaise. La Finlande garde son indépendance mais doit donner l'intégralité de l'isthme de Carélie, la ville de Viipuri, la ceinture industrielle de Vuoksi, les rives du lac Ladoga, la région de Salla, la péninsule de Rybachi et accorder la concession du port et de la péninsule d'Hangö, à l'entrée du golfe de Finlande, pour 30 ans aux soviétiques. Le port de Petsamo est rendu aux finlandais. La base navale de Hangö doit permettre aux soviétiques de fermer le golfe de Finlande puisqu'ils contrôlent déjà l'autre rive. Les Finlandais accordent aussi un droit de passage aux soviétiques pour aller en Suède si besoin.

Au regard des récentes victoires soviétiques, ces conditions sont très modérées. Le cessez le feu prend effet à midi.

Les Finlandais n'ont jamais eu plus de 200 000 hommes en état de combattre en même temps, et ont eu 25 000 morts et 45 000 blessés. Tout compris, la guerre a mobilisé du côté soviétique, 1 200 000 hommes, 1500 tanks et 3000 avions. Les sources officielles font état de 48 000 morts et 158 000 blessés, mais ces chiffres sous-estiment probablement la réalité. Cette disparité dans les pertes laissera une image d'inefficacité à l'armée rouge, image qui influera largement les événements des années à venir.

14 Mars : Début de l'évacuation des 470 000 personnes qui habitaient les territoires finlandais cédés à l'Union Soviétique

Le gouvernement polonais en exil publie un livre blanc pour donner une vue générale des relations germano-polonaises depuis l'avènement des nazis au pouvoir en 1933. Parmi les révélations se trouve le fait qu'Hitler a tenté d'impliquer la Pologne dans un plan pour attaquer l'Union Soviétique. Les Polonais insistent sur le fait qu'ils n'ont pas encouragé cette initiative allemande.

15 Mars : La Diète finlandaise, rassemblée en session secrète pendant l'après-midi, ratifie le traité de Moscou par 145 votes contre 3. En Roumanie une amnistie est déclarée pour les membres de la garde de fer, qui ont assassiné le 1^{er} ministre roumain, M. Armand Calinescu, le 21 septembre 1939. 800 membres sont libérés de prison après avoir prêté un serment de loyauté au roi Carol de Roumanie.

16 Mars : Le sous-secrétaire d'état américain, M. Sumner Welles, rencontre le président du conseil italien, M. Mussolini, le comte Ciano, ministre des affaires étrangères et le roi d'Italie, Victor Emmanuel III. Les discussions portent sur les tentatives de paix en Europe. L'accueil qui lui est réservé est cordial mais aucun engagement n'est pris.

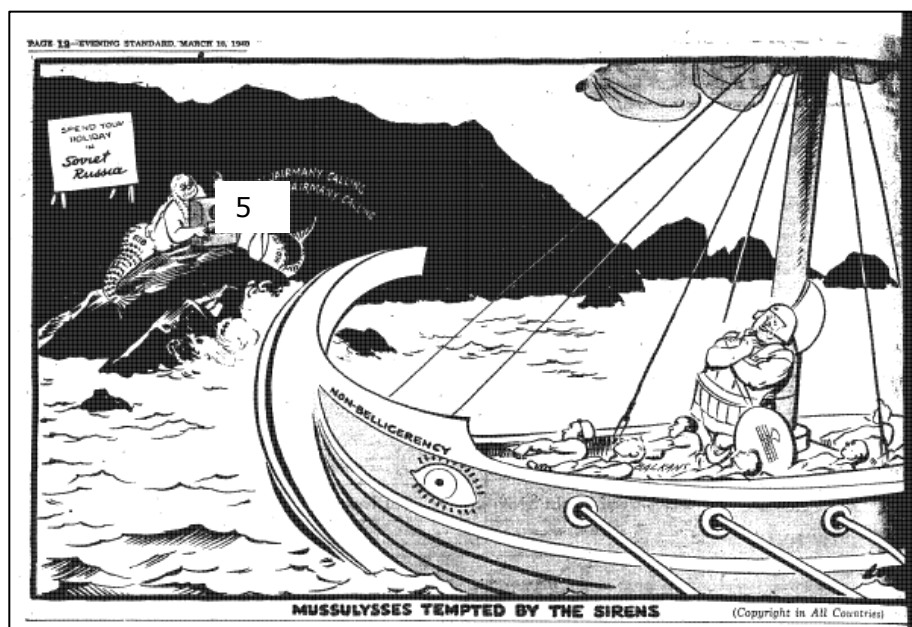
17 Mars : M. Fritz Todt est nommé ministre du Reich concernant l'armement et les munitions.

18 Mars : Adolf Hitler et Mussolini se rencontrent au col du Brenner, à la frontière germano-italienne. C'est la 1ère rencontre entre les 2 dirigeants depuis les accords de Munich en 1938. Mussolini affirme accepter l'entrée en guerre de l'Italie au côté du Reich « à l'heure décisive ».

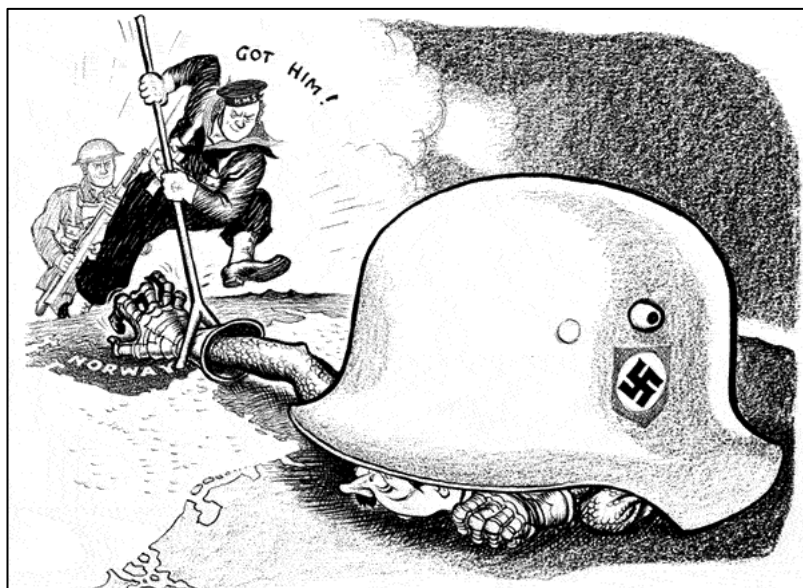
Dessin satyrique de David Low paru dans le Evening Standard le 18 mars 1940, « Mussulysses tenté par les sirènes » (copyright Associated Newspapers Ltd. / Solo Syndication)

Sur le panneau : Passez vos vacances en Russie soviétique

19 Mars : Début du procès des élus communistes en France, destitués de leur mandat suite à la non-condamnation du traité germano-soviétique d'Août 1939.



Nouvelle rencontre à Rome entre le ministre italien des affaires étrangères, le comte Ciano, et l'envoyé américain, le sous-secrétaire d'état américain, Sumner Welles.



par la Finlande.

Ci-dessus : Dessin satyrique de Leslie Illingworth paru dans le Daily Mail le 17 Mai 1940 (copyright Associated Newspapers Ltd. / Solo Syndication). Traduction : je l'ai !

20 Mars : En France M. Edouard Daladier est désavoué par le parlement lors d'un vote de confiance (239 pour, 300 contre, 1 abstention) et démissionne.

21 Mars : M. Paul Reynaud est nommé président du conseil français et forme un nouveau gouvernement. M. Edouard Daladier est nommé ministre de la défense au sein de ce gouvernement.

22 Mars : Les soviétiques commencent l'occupation du port et de la péninsule de Hangö.

En France, la chambre des députés vote la confiance au nouveau gouvernement, dirigé par Paul Reynaud, par 268 voix contre 156 et 111 abstentions.

26 Mars : Fin de l'évacuation, commencée le 14, des territoires cédés à l'Union soviétique

28 Mars : 6^e réunion du conseil de guerre interallié. La décision de miner les accès côtiers norvégiens est prise. Si l'Allemagne semble prête à interférer, une expédition militaire pourrait être envoyée. L'opération est programmée pour le 5 avril, mais sera vite repoussée au 8. La France et la Grande-Bretagne signent un accord empêchant une paix séparée d'une des 2 sans le consentement de l'autre partie.

30 Mars : Un gouvernement chinois fantoche, à la solde des japonais, est proclamé à Nankin. Wang Ching-wei, ancien adversaire de Tchang kaï-chek au sein du Kuomintang, le parti nationaliste chinois, est placé à sa tête. Le gouvernement américain refuse de reconnaître ce gouvernement.

31 Mars : Le général pro-nazi Rachid Ali El Kaylâmi devient premier ministre du protectorat britannique d'Irak.

La république soviétique de Carélie Finlande est créée sur les territoires pris aux finlandais.

2 Avril : La Lituanie notifie à la Société des Nations qu'elle n'a pas l'intention de rendre la région de Vilnius, région rendue par les soviétiques à la suite de la campagne de Pologne.

3 Avril : Remaniement ministériel dans le gouvernement britannique de M. Chamberlain. Lord Woolton devient ministre de l'alimentation et M. Winston Churchill est nommé président du comité des ministres de la défense en plus de son poste de 1^{er} lord de l'Amirauté. Ce dernier obtient dans la foulée, l'autorisation du gouvernement pour miner les eaux territoriales norvégiennes, décision déjà prise lors de la réunion du conseil suprême interallié du 28 mars.

4 Avril : L'envoyé danois à Berlin transmet au gouvernement danois une information concernant un plan pour une attaque surprise sur le Danemark. Ce dernier considère que c'est une rumeur ou un test de la réaction du Danemark.

5 Avril : Le gouvernement norvégien reçoit une note de la France et la Grande-bretagne annonçant qu'ils se réservent le droit de priver l'Allemagne des ressources norvégiennes.

6 Avril : Le bomber command de la RAF termine ses opérations de largages de tracts au dessus de l'Allemagne et de l'Europe occupée.

7 Avril : L'opération Weserübung d'invasion du Danemark et de la Norvège par l'Allemagne est lancée. Plusieurs escadres allemandes quittent les ports de la mer du nord et de la Baltique pour se diriger vers la Norvège. Les reconnaissances maritimes britanniques rapportent une intense activité navale allemande et l'attaché naval britannique au Danemark, M. Henry Denham signale que des navires de guerre allemands se dirigent probablement vers la Norvège.

Dans la soirée la Home fleet quitte Scapa Flow et Rosyth, pour intercepter la flotte allemande.

8 Avril : Dans la nuit du 7 au 8 avril, 8 destroyers britanniques posent 3 champs de mines dans les eaux territoriales norvégiennes lors de l'opération Wilfred. Le gouvernement britannique en informe le gouvernement norvégien dans la matinée. Vers 8h un destroyer britannique attaque l'escadre allemande devant aller jusque Narvik, coulant un destroyer et endommageant sérieusement le croiseur lourd *Admiral Hipper* en l'éperonnant.

Dans la journée la force expéditionnaire alliée commence à embarquer à Rosyth, mais l'ordre inverse est donné dans la journée. Dans la soirée, le garde-côte norvégien, *HNoMS Pol III*, repère la force d'invasion allemande qui se dirige vers Oslo et alerte les batteries côtières avant d'être ravagé par le destroyer allemand *Albatros*.

9 Avril : A 4h15, 2 divisions allemandes passent la frontière danoise et commencent l'invasion du pays pendant que d'autres forces allemandes débarquent à Copenhague. L'envoyé allemand auprès du gouvernement danois informe celui-ci que le Danemark n'est occupé que pour le protéger des alliés et que l'armée allemande n'interviendra pas dans les affaires internes du Danemark. A 6h20 le roi du Danemark, Christian X, fait une allocution radiophonique annonçant la reddition du gouvernement. Les pertes danoises s'élèvent à 16 morts.

A 3h le groupe d'invasion de Trondheim entre dans le fjord du même nom, démarrant la campagne de Norvège. Des forces allemandes sont débarquées ou aérotransportées à Oslo, Trondheim, Bergen Kristiansand, Arendal, Stavanger et Narvik, sécurisant leurs objectifs dans la journée. A Oslo la forteresse d'Oscarsborg coule le croiseur lourd *Blücher*, forçant la force d'invasion à faire temporairement demi-tour. La ville n'est capturée que plus tard dans la journée après une attaque aéroportée sur l'aérodrome de Fornebu et la destruction d'Oscarsborg, laissant le passage libre à la force navale d'invasion. A 14h toutes les principales villes de Norvège sont aux mains des



allemands. Le roi, Haakon VII, le gouvernement et le parlement norvégien quittent Oslo pour Hamar puis Elverum, emportant la réserve d'or norvégienne. Le gouvernement présente sa démission mais celle-ci est rejetée par le parlement et le Roi. Le parlement donne les pouvoirs nécessaires au gouvernement pour négocier sans en référer au Parlement, celui-ci ne pouvant plus être réuni du fait de la situation. Tout au long de la journée le gouvernement norvégien tente de

négocier avec M. Curt Bräuer, envoyé allemand en Norvège.

Alors que les forces allemandes pénètrent en Norvège, les partisans du parti fasciste norvégien de M. Vidkun Quisling, aident les envahisseurs. M. Vidkun Quisling fait une allocution à la radio d'Oslo où il demande aux norvégiens de cesser la résistance. Il déclare aussi déposer le gouvernement actuel et se nomme premier ministre.

A la suite de l'invasion de la Norvège et du Danemark, les alliés demandent à nouveau à la Belgique l'autorisation de laisser pénétrer leurs troupes sur le territoire belge.

Ci-dessus : Soldats allemands en avril 1940 en Norvège, Copyright Deutsches Bundesarchiv

10 avril : Dans la nuit une petite force allemande parachutiste tente de capturer le roi de Norvège mais est repoussée par les gardes royaux et des volontaires improvisés. Le roi désavoue le gouvernement mis en place par Vidkun Quisling la veille. Les entretiens entre le Roi, le gouvernement et M. Curt Bräuer continuent, mais les demandes allemandes se font plus dures, M. Quisling devant maintenant obligatoirement être nommé premier ministre, cette condition n'étant pas négociable car émanant directement d'Adolf Hitler. La demande allemande est rejetée. A Narvik une flottille britannique coule 7 cargos et 2 destroyers allemands dans le Fjord, en perdant 2 elle-même, dans la 1ère bataille de Narvik.

L'Islande suspend le pouvoir du roi du Danemark sur le pays. La Belgique annule les permissions, réaffirme sa neutralité et rejette à nouveau la demande d'autorisation de laisser passer les alliés par son territoire.

11 avril : Les forces allemandes commencent à remonter au nord d'Oslo pour faire la jonction avec leurs forces débarquées à Trondheim. M. Winston Churchill déclare que les mouvements de troupes allemandes en Norvège ont commencés avant que les britanniques ne posent leurs champs de mines.

13 avril : Le restant des navires allemands de la 1ère bataille de Narvik est détruit par une flotte britannique, ou se saborde dans le fjord, lors de la 2^{de} bataille de Narvik. Les 2500 marins allemands rejoignent les troupes à terre pour participer à la défense avec les soldats d'infanterie de montagne du général Dietl. La situation en Norvège inquiète fortement Adolf Hitler, qui manque de signer un ordre enjoignant aux troupes de Narvik de se faire interner en Suède.

14 avril : Dans le sud les forces norvégiennes retraitent en Suède après la bataille d'Østfold et se font interner pour le restant de la guerre. Le corps expéditionnaire britannique commence à débarquer à Namsos, au nord de Trondheim, et à Harstad, au nord de Narvik.

15 avril : M. Quisling démissionne, provisoirement, de son poste de 1er ministre au profit d'Ingolf Christensen.

16 avril : Les britanniques de Namsos se dirigent à l'intérieur des terres. A Narvik les allemands contrôlent toute la zone jusque la frontière suédoise.

Les britanniques débarquent et occupent les îles danoises des Faeroe, au nord de l'Écosse. L'Islande demande à entrer directement en relation avec les États-Unis.

Le secrétaire d'état américain, M. Hull, déclare que tout changement dans le statu quo dans les îles néerlandaises « serait préjudiciable à la stabilité, la paix et la sécurité... dans l'intégralité de la zone pacifique ».

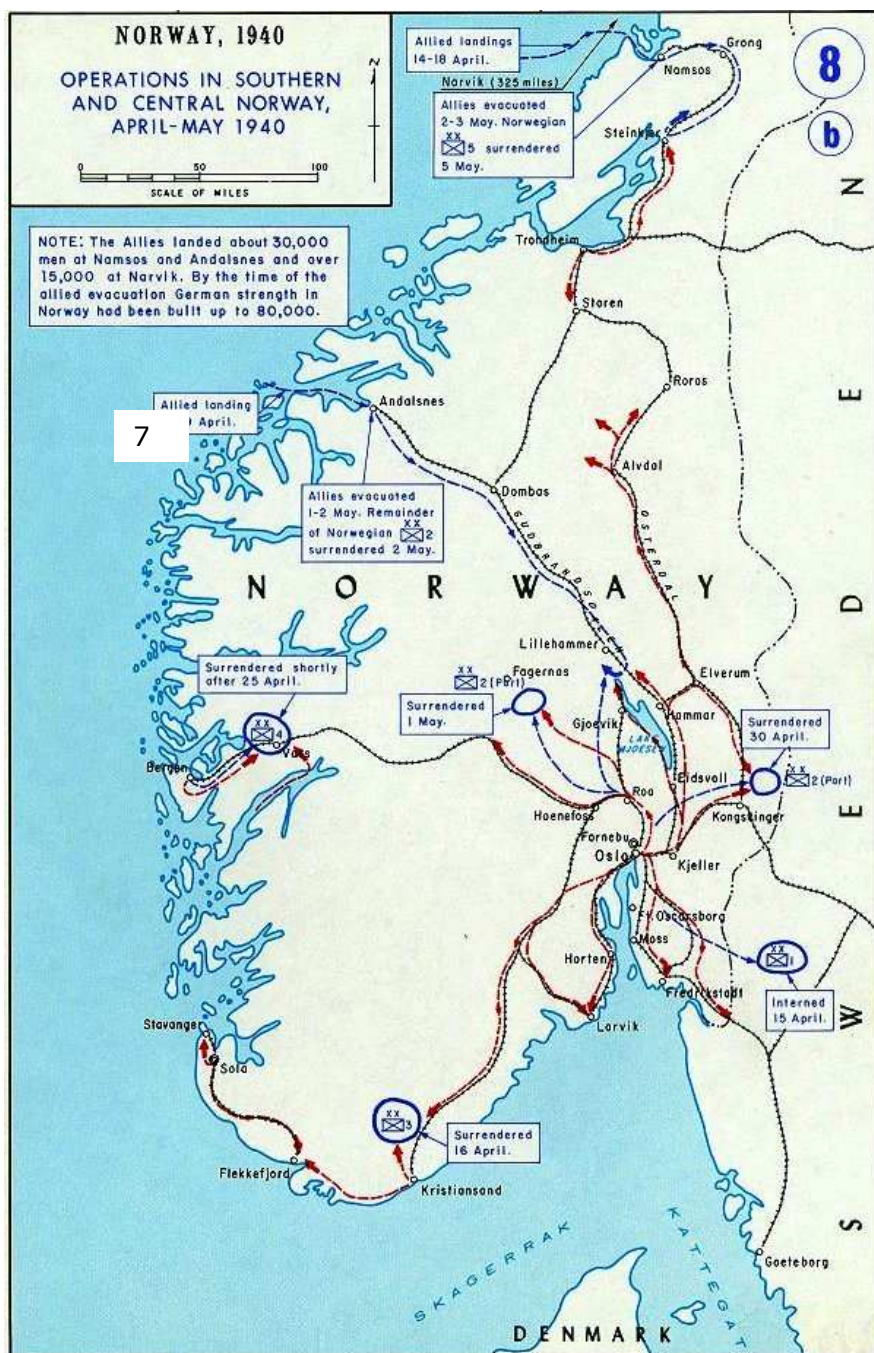
17 avril : Le corps expéditionnaire britannique commence à débarquer à Andalsnes.

18 avril : Au centre de la Norvège les forces norvégiennes sont poussées à la retraite un peu partout, forçant le général en chef norvégien à demander l'aide des forces alliées d'Andalsnes alors que celles-ci devaient remonter sur Trondheim et faire leur jonction avec les forces ayant débarqué à Namsos. Au nord les renforts britanniques continuent d'arriver à Namsos et Molde, suivis par la 5ème Demi-brigade française de Chasseurs Alpains.

19 avril : La presque totalité de la Norvège du Sud est maintenant aux mains des allemands. Les forces britanniques venant de Namsos doivent retraiter sous la pression des forces allemandes venant de Trondheim.

Les Pays-Bas déclarent l'état de siège et réaffirment leur neutralité.

20 avril : Namsos est bombardé par les allemands. La ville, principalement constituée de bâtiments en bois, est en grande partie détruite et le port n'est plus utilisable pour débarquer. L'aviation allemande domine le ciel norvégien. Dans le centre de la Norvège, les allemands arrivent sur Lillehammer et entrent en contact avec les forces britanniques.



L'Allemagne et la Roumanie signent un traité de commerce. Les roumains recevront des armes et des avions tchèques en retour. L'armée danoise est démobilisée.

21 avril : À Lillehammer les forces britanniques et norvégiennes retraitent au nord de la ville. Les combats continuent près de Namsos, Trondheim et Narvik.

22 avril : A Lillehammer les britanniques, tournés par les allemands, sont forcés de retraiter en désordre avec des pertes importantes.

24 avril : Le roi de Norvège refuse de poursuivre les négociations avec les allemands. M. Terboven est nommé « Commissaire du Reich pour la Norvège ». Dans le nord, Narvik est bombardé par 1 cuirassé et 3 croiseurs britanniques, pour tenter de pousser la garnison allemande à se rendre.

Les Etats-Unis établissent une représentation consulaire en Islande.

25 avril : Le chef d'état major allié approuve le plan d'évacuation de la Norvège du centre. Dans le nord, les norvégiens commencent leurs attaques sur Narvik.

Un nouveau plan d'évacuation est introduit en Angleterre en même temps qu'un rapport du ministère de la santé indique que seul 8% des enfants qui y ont droit y sont inscrits. 19% des parents ont refusé et 73% n'ont même pas pris la peine de répondre. En Roumanie le gouvernement décrète une amnistie politique permettant à la garde de fer, le parti fasciste roumain, de reprendre de l'influence.

26 avril : Signature du War Trade Agreement par lequel la Grande-Bretagne reconnaît le droit à la Suisse d'exporter vers les pays de l'Axe.

27 avril : L'ordre d'évacuation de la Norvège centrale arrive à Namsos dans la nuit, stoppant la préparation des attaques pour reprendre Trondheim.

28 avril : 3 bataillons de chasseurs alpins français débarquent à Harstadt, près de Narvik.

29 avril : Le roi et le gouvernement norvégien évacuent Molde sur le croiseur britannique *HMS Glasgow*. Ils sont amenés à Tromsø, plus au nord, avec la réserve d'or norvégienne.

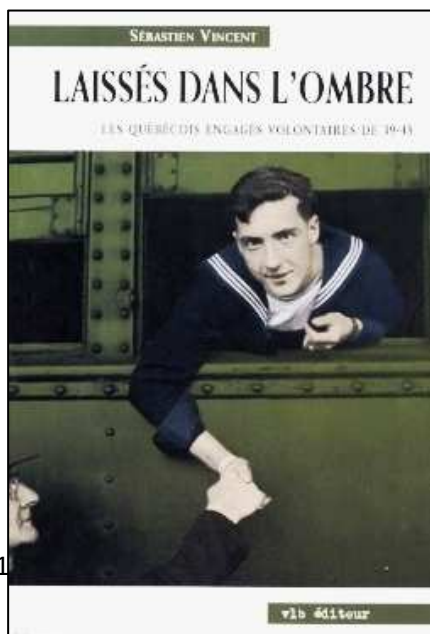
30 avril : En Norvège les troupes franco-anglaises d'Andalsnes commencent à évacuer, poussant les soldats norvégiens à la reddition après leur départ. Dans le centre de la Norvège les allemands venant de Trondheim et ceux venant d'Oslo font leur jonction à Dombas.

En France le procès des 44 élus communistes se termine. 36 sont condamnés à 5 ans de prison et 8 à 4 ans avec sursis.

En Pologne le ghetto de Lodz est fermé, les juifs n'ont plus le droit d'en sortir. C'est la 1ère fermeture d'un ghetto juif.

Un historien Une interview

Par Daniel Laurent



Sébastien Vincent, 37 ans, est enseignant et chercheur à Montréal. Ses travaux portent surtout sur le Canada, le Québec et la Seconde Guerre mondiale, notamment sur les témoignages et l'histoire des combattants canadiens-français ayant participé à ce conflit. Il est responsable du blog Le Québec et la Seconde Guerre mondiale :

<http://sebastienvincentilontecritlaguerre.blogspot.com/>

Ce site explore l'histoire sociale, culturelle, politique et militaire du Québec pendant la Seconde Guerre mondiale. Il vise le grand public, les étudiants, les milieux d'enseignement et de recherche. Il diffuse l'historiographie, explore des voies nouvelles, souhaite présenter des archives et annoncer des activités en lien avec la thématique.

Bibliographie :

Laissés dans l'ombre. Les Québécois engagés volontaires de la guerre

39-45 Vlb éditeur, 2004, 288 pages.

Préface du colonel Pierre Sévigny, finaliste aux Prix littéraires du Gouverneur général, catégorie "études et essais"

L'opposition politique du Québec à la conscription a fini par masquer le fait que les engagés volontaires y ont été beaucoup plus nombreux que les conscrits.

Ce livre veut redonner la parole à des hommes qu'on a trop longtemps laissés dans l'ombre. Il rassemble des témoignages provenant de tous les théâtres d'opération où ils se sont illustrés et de tous les corps d'armée qui ont participé à la guerre, y compris la marine marchande. Enrichi de photos, de cartes et de documents, ce livre passionnant et souvent touchant rend compte de la guerre telle que l'ont vécue sur le terrain ces jeunes hommes courageux.

«Le Québec est redevable à Sébastien Vincent et aux éditions VLB d'avoir mis au jour ces témoignages qui, dorénavant, s'intègrent à la mémoire collective québécoise. Il serait important que ces récits soient connus du reste du Canada, là où la contribution de la Belle Province à l'effort de guerre menant à la victoire des Alliés a été dissimulée par le silence même du Québec» Desmond MORTON - Département d'histoire, Université McGill. Micheline



Ils ont écrit la guerre

Vlb éditeur, 336 pages à paraître en mars 2010

En sa qualité d'historien, Sébastien Vincent s'intéresse aux engagés volontaires canadiens-français de la Seconde Guerre mondiale. Après *Laissés dans l'ombre*, qui présentait les trajectoires individuelles de divers soldats présents sur tous les théâtres d'opérations, il se base cette fois-ci sur les écrits des anciens combattants pour décrire leur expérience de façon plus générale, en abordant les différents aspects de la vie au front : le baptême du feu, l'expérience des combats, les visions d'horreur de la guerre, les conditions de vie, l'hygiène, etc.

En résulte un livre saisissant, qui permet de prendre conscience des **sacrifices consentis par ces jeunes hommes**.

« Comment ont-ils pu ? Voilà, je crois, la question que l'on trouve en filigrane du beau livre de Sébastien Vincent, et à laquelle il tente de répondre. Il le fait d'ailleurs avec une grande modestie, sachant bien, comme il le dit lui-même, que la vraie guerre ne sera jamais dans les livres. »

Extrait de la Préface de Stéphane Audoin-Rouzeau, Directeur d'études à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (Paris), Codirecteur du Centre de Recherche de l'Historial de la Grande Guerre de Péronne (Somme).

Parution le 2 mars 2010. Histomag'44 est très probablement **la première publication française à l'annoncer**, comme il l'avait fait en janvier au sujet du livre de Madame Mabon. Allez savoir ce que les petits amateurs réservent à leurs lecteurs dans notre prochain numéro...

Communications :

Sébastien Vincent a présenté une communication au 45e congrès de la Société des professeurs d'histoire du Québec, les 26 et 27 octobre 2007, plus d'autres publications sous formes d'articles et de conférences qui dépassent en volume la capacité de nos colonnes.

Membre du forum *Le Monde en Guerre*, Sébastien a eu la gentillesse d'accepter de rejoindre la liste des contributeurs d'Histomag'44 et va, dès le No. 65 de mai-juin 2010, nous faire bénéficier de ses connaissances quant à l'histoire du Québec pendant la Seconde Guerre Mondiale.

L'équipe d'Histomag'44 le remercie et lui souhaite la bienvenue.



L'épopée du Cicero Kid

Par Gaston Georges

Voici un récit relatant une mission d'un bombardier américain B-17. Des bombardiers comme celui-ci, il y a en eu des centaines dans le ciel, non seulement en Europe occupée, mais également là où les missions les appelaient, et ce fut le cas sur tous les théâtres d'opérations. Heureusement toutes les opérations ne finirent pas comme celui du "Cicéro Kid". Toutes les informations, ainsi que le récit du navigateur, ont été fournies à M. Gaston GEORGES de Fouches près d'Arlon en Belgique, par William (Bill) Foster, navigateur à bord du « Cicero Kid », lors de sa venue à Fouches le 3 juin 2000. William Foster est hélas décédé en 2007. Avec tous mes remerciements à M. Gaston GEORGES pour son aide, sa disponibilité et son autorisation de publication. Merci aussi à M. G. Klinkenberg (Club Indian Head) pour certaines illustrations. Mis en page par Prosper Vandenbroucke



Bill Foster en visite à Fouches

Revenons sur la visite de William "Bill" Foster et sa famille en juin 2003

Dès son arrivée Bill Foster est impatient de revoir la maison sur laquelle il avait atterri en parachute cinquante-six ans plus tôt. Je lui explique que la maison n'existe plus, qu'elle a été abattue quelques dizaines d'années auparavant pour permettre l'élargissement de la route nationale. Déçu, Bill Foster contemple alors longuement l'espace vide devant lui. Il est évident que de nombreux souvenirs se bousculent dans sa tête.

Nous nous rendons ensuite chez Jeannie Recher. Sa mère, Germaine Thomas, avait été tuée par l'une des bombes du B-17. En serrant Jeannie dans ses bras, c'est très ému que Bill Foster lui dit : " Si j'avais su, je me serais excusé il y a longtemps ! "

De retour à mon domicile Bill Foster me donne plusieurs documents et photos. Le compte-rendu de sa dernière mission, la mission numéro 32, retient tout particulièrement mon attention.

(En rédigeant son rapport Bill Foster a fait une erreur Ce n'était pas sa 32^{ème} mission mais sa 33^{ème})

Le "Cicéro Kid"

Le B-17 G (H) "Cicero Kid" 42-97101 avait décollé de la base aérienne de Knettishall au nord de Londres en Angleterre. La mission 223 consistait à bombarder les installations ferroviaires de Saarbrücken en Allemagne.

C'était la 32^{ème} mission de l'équipage sur les 35 à effectuer avant d'être rapatriés aux USA.

L'explosion d'un des moteurs au-dessus de Fouches provoqua le crash de l'appareil et tua le pilote (John Chimenti) et le co-pilote (James Clark).

John Chimenti est enterré à Erie en Pennsylvanie et James Clark est enterré à Chariton dans l'Iowa.

Tous les autres aviateurs ont réussi à sauter en parachute et ont atterri sains et saufs. Deux des sept bombes à bord ont explosé au sol, l'une d'elle a tué Germaine Thomas de Fouches et a détruit sa maison.

Equipage

Lt. John J. Chimenti – pilote
Lt. James D. Clark – co-pilote
Lt. William M. Foster – navigateur
Lt. Harold Lentz – bombardier
S/Sgt. Arthur Weiss – opérateur radio
S/Sgt. Grayburn Cooper – ingénieur de bord et mitrailleur tourelle supérieure
S/Sgt. Willie Dew – assistant ingénieur et mitrailleur latéral
S/Sgt. W. F. Black – armurier et mitrailleur latéral
S/Sgt. Sam Longtine – assistant opérateur radio et mitrailleur tourelle sous le nez
S/Sgt. Mike Kuzel – assistant armurier et mitrailleur arrière



c'était le jour où j'ai été arraché à la mort au tout dernier instant par la main miséricordieuse de Dieu Tout Puissant. C'était à la fois le pire et le plus beau jour de ma vie.

Cette journée commença exactement de la même façon que les trente et une autres journées avant elle depuis que nous étions devenus opérationnels comme équipage de combat à bord d'une forteresse volante B-17 du 388^{ème} groupe de bombardiers H (Heavy = bombardier lourd), de la 8^{ème} Air Force, basé à Knettishall en Angleterre. Chaque jour c'était le réveil brutal avant l'aube pour le briefing, la première bouffe, le briefing lui-même, l'anxiété liée à la cible et ensuite le soulagement ou l'appréhension lorsque la carte était déroulée et la cible révélée. C'était le soulagement lorsqu'il s'agissait d'une pénétration peu profonde en territoire ennemi ou encore d'une cible connue pour être faiblement défendue.

De gauche à droite debout au deuxième rang :
S/Sgt Arthur Weiss – Opérateur radio

S/Sgt Grayburn Cooper – mitrailleur de la tourelle supérieure

S/Sgt Willie DEW – Mitrailleur central

S/Sgt W.F. Black – Mitrailleur central

S/Sgt Sam Longtine – Opérateur radio en second – Mitrailleur de la tourelle de nez

S/Sgt Mike Kuzel – Mitrailleur de queue

De gauche à droite accroupis au premier rang :

Lt William M. Foster – navigateur

Lt John J. Chimenti – Pilote

Lt James d; Clark – co-pilote

Lt Harold Lentz – Bombardier



1st Lt. John J. Chimenti



Mission numéro 32 (écrite par William "Bill" Foster, navigateur du B-17 Cicéro Kid)

(Traduit textuellement de l'anglais par l'auteur)

Ci contre, à gauche le 1st Lt. James D. Clark

Le 9 novembre 1944 ! Jamais je n'oublierai cette date aussi longtemps que je vivrai. Ce n'était ni le jour « J » du débarquement ni le jour de la victoire en Europe bien que ce fut la date d'un événement ayant un rapport certain avec la Seconde Guerre Mondiale. Pour moi, cette journée signifie beaucoup plus que tout autre ;

C'était l'appréhension lorsqu'il s'agissait d'une pénétration profonde, loin en Allemagne, voire même au-delà des frontières de l'est, en Pologne ou en Tchécoslovaquie, ou encore vers un site pétrolier vaillamment défendu par la FLAK et les avions de chasse.

Chaque individu avait sa propre réaction au fur et à mesure du briefing. C'était aujourd'hui notre 32^{ème} mission. Trente-cinq était le nombre magique. Nous en aurions fini. Nous priions pour que ce jour arrive.

A l'exception du bombardier, l'équipage d'aujourd'hui était composé de tous les membres originaux qui s'étaient retrouvés dans une O.T.U. (unité d'entraînement opérationnel) sur la base de MacDill Field à Tampa en Floride au printemps de 1944. Nous avions traversé l'Atlantique en juin 1944 et étions devenus opérationnels le 28 juillet 1944. Le lieutenant Chimenti était le pilote ; le lieutenant James Clark était le copilote ; Daniel Gilmore était le bombardier ;

le sergent Grayburn Cooper était l'ingénieur ; Arthur Weiss était l'opérateur radio ; le sergent Willie Dew était le mitrailleur central ; Sam Longtine était le mitrailleur de la tourelle sous le nez et le sergent Mike Kuzel était le mitrailleur arrière. Le lieutenant Harold Lentz, le bombardier de départ, avait été blessé lors d'une mission précédente et était retourné aux Etats-Unis.

Le réveil pour le briefing de ce matin-là avait été particulièrement pénible vu que nous n'étions revenus que la veille au soir à la base après une permission d'une semaine dans une maison de repos. C'était particulièrement éprouvant de se remettre à la tâche.



DR

Le briefing se déroula sans appréhension, la cible étant les installations ferroviaires de Saarbrücken en Allemagne. Comparée à d'autres missions antérieures, ce largage allait être facile. Cette mission devait servir d'appui à la 3^{ème} Armée du Général Patton avant leur départ de Metz.

Nous avions une charge de cinq bombes de 1000 livres (453,59 kg), trois dans la soute à bombes et une sous chaque aile. Le bilan du briefing se soldait par de la routine : l'heure du décollage, la route à suivre, les points de contrôle, le soutien des avions de chasse, les zones de défense anti-aérienne, la météo, l'I. P. (Initial Point = le point de départ du largage des bombes), le point de ralliement et la route du retour. Un briefing spécial pour les équipages de tête avait précédé le briefing principal. Lorsque le briefing fut terminé les équipages furent emmenés en camion vers leurs avions garés sur des aires en béton dispersées tout autour du périmètre de l'aérodrome. Les équipages s'occupaient des diverses tâches de dernière minute : contrôle de

l'avion avant décollage, vérification de l'armement, des munitions, des cartes et de l'équipement de secours. Et pour finir, c'était une dernière bouffée de cigarette avant l'embarquement.

A 8 heures 50, dix minutes avant l'horaire prévu pour le décollage, l'aérodrome résonnait des vrombissements assourdissants après l'allumage des moteurs. Les B-17 lourdement chargés s'ébranlèrent de leurs aires de parking pour rejoindre le défilé des avions autour du périmètre de l'aérodrome, manœuvrant vers la position de décollage la plus favorable afin que le rassemblement puisse se faire avec un minimum de retard et de confusion. Nous voilà en début de piste, prêts à décoller, les gaz sont mis et les avions prennent de la vitesse. A présent les gaz sont mis à fond et finalement lorsque le bout de la piste apparaît le B-17 décolle du sol. Nous commençons la lente et ennuyeuse ascension pour rejoindre notre groupe. Toutes les 30 secondes un B-17 décolle de l'aérodrome et cette opération se répète plusieurs fois partout au sud-est de l'Angleterre, là où sont situés la majorité des bases de la 8^{ème} Air Force. En quelques minutes le ciel est rempli de B-17 lourdement chargés de bombes et de carburant essayant de gagner de l'altitude.

Ce jour-là, le temps était particulièrement clair et le soleil brillait de tous ses éclats ; des conditions météorologiques que nous apprécions particulièrement. Par très beau temps, le rassemblement exigeait une vigilance toute particulière de chaque équipage pour repérer le chef de groupe et pour éviter toute collision à mi-hauteur vu que le ciel était saturé d'avions. Lorsque les conditions météorologiques étaient moins favorables, comme c'était souvent le cas en Angleterre, le décollage et le rassemblement s'effectuaient grâce aux instruments de bord, augmentant fortement les chances de collision à mi-hauteur.

Ces dernières conditions nous causaient de constantes sueurs froides avant d'être au-dessus de la couche nuageuse, parfois à des altitudes excédant dix mille pieds (3000 mètres).

Un des hommes d'équipage reconnut les brûlots identifiant notre chef de file et nous virâmes pour rejoindre la formation à l'endroit assigné. Un par un, les autres avions de notre groupe rejoignirent la formation et le rassemblement s'effectua sans incident. Ensuite notre groupe prit place dans l'escadrille de combat, à la place attribuée, et plus loin dans le rassemblement de la division.

Majestueusement la longue file des B-17 quitta la côte anglaise à l'heure prévue lors du briefing et entama la longue montée jusqu'à l'altitude de largage des bombes. La Manche reflétait les rayons du soleil alors que les

avons de toutes tailles et de toutes descriptions la franchissaient.

En traversant la Manche, l'avion frémit sous le recul des essais des mitrailleuses, une procédure de routine.

A l'approche de la côte française, le pilote nota une baisse de pression dans le collecteur du moteur numéro 2. Sur le moment, la performance de l'avion ne sembla pas en souffrir outre mesure et nous continuâmes vers notre cible. Cependant, il devint de plus en plus difficile voire presque impossible de maintenir notre position dans la formation sans augmenter la puissance des trois autres moteurs pour compenser la faible performance du moteur numéro 2. La question se posait dès lors sur l'opportunité de continuer vers notre cible qui se trouvait à présent à quinze ou vingt minutes de vol. La question fut résolue par l'affirmative et nous continuâmes péniblement vers notre but. Nous avions le sentiment qu'après le largage des bombes sur la cible, l'avion serait déchargé de ce poids et que nous pourrions facilement retourner à la base sur trois moteurs même si le moteur numéro 2 nous lâchait définitivement.



Blason de la 8th Air Force

Nous approchions maintenant de l'I. P. (point de départ du largage des bombes) lorsque le moteur numéro 4 prit feu sans aucun avertissement. Tout de suite après, une longue traînée de flammes s'échappa du moteur et s'étendit à tout le fuselage. Simultanément une violente explosion déchira l'avion en trois parties, ce qui entraîna une série d'événements fantasmagoriques et incroyables. L'explosion brisa le fuselage au niveau de la porte latérale et juste avant la section arrière. La force de l'explosion projeta le bombardier au travers du nez en plexiglas et le mitrailleur central au travers de la fine tôle du fuselage.

Pendant la chute, le premier avait son parachute ventral qui pendait à son bras mais réussit à l'accrocher à son harnais et à tirer sur la sangle. Il atterrit sans la moindre égratignure.

Le mitrailleur central devait apparemment avoir son parachute en place et la force de l'explosion avait dû ouvrir vu qu'il ne se souvenait pas d'avoir tiré sur la

sangle. Il encourut de nombreuses coupures mais ne fut pas blessé gravement.

L'opérateur radio se lança dans le vide tout de suite après l'explosion de l'appareil. Le mitrailleur de la tourelle sous le nez se saisit de son parachute, l'accrocha fermement et se laissa tomber du fuselage éventré. Le mitrailleur de queue éparpilla involontairement la toile de son parachute mais réussit à tout rassembler dans ses bras avant de sauter de la section arrière. Tous les trois atterrirent sains et saufs sans la moindre blessure. Les quatre autres membres restants de l'équipage, le pilote, le copilote, l'ingénieur et moi-même étions pris au piège dans le nez de l'avion pendant qu'il tombait en vrille. Le pilote et le copilote furent apparemment très gravement blessés lors de l'explosion et ils périrent dans les débris. Le dévouement à leur devoir leur avait coûté la vie.



Blason du 388th Bomb Group

Je fus étourdi par l'explosion et, pour autant que je m'en souviens, j'étais couché sur le dos dans la travée entre le nez de l'appareil et le poste de pilotage, mes jambes pendant en dehors de l'écouille de secours. L'ingénieur se trouvait dans la même position que moi, excepté que sa tête faisait face à la soute à bombes et à la carlingue, tandis que la mienne était tournée vers le nez de l'appareil. J'étais incapable de coordonner les mouvements de mon corps et je restais allongé à cet endroit pour ce qui m'a semblé durer une éternité. Finalement, l'ingénieur réussit à saisir les câbles de contrôle au-dessus de sa tête, parvint à s'asseoir et se laissa glisser vers le salut au travers de l'écouille de secours.

Heureusement que j'avais attaché mon parachute au harnais avant l'explosion, sinon j'aurais été projeté au travers du nez de l'appareil par la force de l'explosion. Depuis nos toutes premières missions, je portais toujours mon parachute pendant le largage des bombes sur les cibles. Je le portais de préférence par-dessus mon costume anti-DCA, un équipement disgracieux ressemblant à deux protections pectorales de catcheurs cousues ensemble et garnies de plaque d'acier. Ces plaques protégeaient le haut du corps à l'avant et à l'arrière contre les éclats d'obus. Les avions qui explosaient à la suite d'un coup direct de la FLAK étaient monnaie courante.

Les chances de survie avec un parachute étaient minces; sans lui, elles étaient inexistantes. Pendant que le nez de l'appareil tombait vers le sol, je me battais en vain pour arriver à soulever mon corps afin de pouvoir m'échapper au travers de l'écouille de secours.



Blason du 562nd

Au-dessus de ma tête je pouvais voir que le nez était dégagé, que l'explosion avait tout emporté : la table de navigation et l'équipement, le tabouret du bombardier, le plexiglas du nez, tout était parti.

Il me vint alors à l'idée que je pourrais peut-être me glisser sur le dos à l'extérieur par le nez de l'appareil si je parvenais à dégager mes jambes de l'écouille de secours et les ramener vers l'intérieur, vers ce qui restait de l'avion. J'avais à présent retrouvé tous mes esprits et une seule idée m'obsédait : sortir au plus vite de ces débris. Alors, comme si une main invisible m'avait aidé, je parvins à ramener mes jambes et à me laisser glisser sur le dos vers l'extérieur.

Je poussai un profond soupir de soulagement et je remerciai Dieu de m'avoir dégagé des débris. Je fus aussitôt saisi d'une frayeur toute aussi grande que celle que je venais de connaître. Les courroies qui retenaient mon parachute et qui devaient normalement être serrées, s'étaient apparemment relâchées pendant mon combat pour me dégager. Happé par l'aspiration d'air provoquée par la chute du nez de l'avion, mon parachute fut arraché de ma poitrine. Pendant un instant d'angoisse extrême je redoutais la perte de mon parachute. L'instant d'après je le vis au bout des sangles au-dessus de ma tête. En fait, je pense que cette mésaventure m'a sauvé la vie. Si le parachute était resté fixé à ma poitrine, j'aurais probablement tiré sur la sangle pendant que je me glissais vers l'extérieur et celui-ci se serait enroulé autour des débris. Les nombreuses secondes nécessaires à recouvrer mes esprits, à ramener le parachute vers moi et à tirer sur la sangle m'avaient permis de tomber en évitant les débris.

L'ouverture de mon parachute me permit de réaliser que j'avais réussi. Je ne fis qu'un seul balancement avant de percuter un bâtiment, de tomber de celui-ci et de heurter violemment le sol, à quatre pattes. Je pense que le parachute avait dû s'ouvrir à 300 ou 400 pieds (100 mètres), probablement à une hauteur moindre. L'avion avait explosé à approximativement 20000 pieds (6000 mètres).

Je saignai abondamment d'une écorchure proche de l'œil droit et d'une déchirure à la lèvre inférieure, percée par une dent lors de l'impact avec le sol. J'étais étourdi et sous le choc mais néanmoins très heureux d'être en vie. Je découvris que j'avais atterri au Luxembourg, à une distance d'à peine trois miles à l'arrière de nos lignes. Cela signifiait que c'était mon jour de chance. La famille de la maison que j'avais heurtée se précipita pour m'aider et me secourir avant l'arrivée des troupes américaines qui m'emmenèrent vers un hôpital d'évacuation tout proche.

Environ deux mois plus tard, après guérison de mes blessures, je fus renvoyé aux Etats-Unis pour de joyeuses retrouvailles avec ma fiancée (à présent ma femme), ma famille et mes amis. Les autres membres de l'équipage étaient rentrés chez eux avant moi. Notre long périple était à présent terminé. Les lieutenants Chimenti et Clark en avaient également fini avec leur périple, largement plus important que le notre. Qu'ils reposent en paix.



Le 12 décembre 2009, lors des manifestations commémorant le 65^{ème} anniversaire de la bataille des Ardennes, un nouveau monument fût inauguré à Fouches. C'est à l'initiative de l'Indian Head que se déroula cet événement en présence d'autorités américaines et belges. Ce monument est dédié à la mémoire des deux victimes mais aussi à tous les équipages des avions américains des 8th et 9th US Army Air Forces et des autres forces alliées morts pour la libération de l'Europe. **(Photo ci contre)**

PATRIMOINE

Le Fort de Mutzig-Feste Kaiser Wilhelm II

Par Sébastien Saur

*J'inaugure aujourd'hui une nouvelle rubrique, consacrée aux musées et sites ouverts au public relatifs à la Seconde Guerre mondiale. L'objectif est de permettre à l'amateur d'Histoire de découvrir bien entendu les lieux incontournables du fait de leur célébrité, mais également ceux ignorés des guides touristiques, ou encore ceux, et ils sont nombreux, dont l'intérêt n'apparaît pas évident au premier regard. A l'inverse, une petite partie « **point noir** », que j'espère la plus limitée possible (mais je crains que mon espoir ne soit déçu), indiquera les pièges à éviter. (voir dernière page.)*

Je tâcherai de tenir cette rubrique régulièrement, au gré de mes visites et découvertes. Il va de soi que le champ géographique couvert ne s'arrête pas à la France : il couvre l'ensemble des musées et sites de notre période chronologique, quelle que soit leur localisation dans le monde. Afin de faire vivre cette rubrique, les lecteurs sont chaleureusement invités à prendre contact avec la rédaction s'ils veulent faire partager leurs visites dans cette section.

Premier site à entrer en lice : le **Fort de Mutzig**, en Alsace. Bien qu'il ne soit pas directement lié à la Seconde Guerre mondiale, il est un jalon essentiel de l'évolution des techniques de fortifications, puisqu'il est à la base de tous les systèmes fortifiés du 20^e siècle, et la qualité de la restauration et des visites guidées y est, de l'avis de tous, exceptionnelle.

itué à vingt kilomètres à l'ouest de Strasbourg, le Fort de Mutzig fut construit entre 1893 et 1916 sous le nom de *Feste Kaiser Wilhelm II* (ou groupe fortifié empereur Guillaume II). Avec ses 254 hectares de superficie et ses 7000 hommes de garnison, il est le plus puissant groupe fortifié

de la Première Guerre mondiale. Dans le cadre du plan Schlieffen, il a pour mission, en coordination avec la place de Strasbourg, de barrer la plaine d'Alsace face à une offensive française visant les arrières des armées allemandes engagées en Belgique.

En août 1914, dès le début de la guerre, les troupes françaises se présentent devant le Fort.

Son artillerie ouvre le feu, puis une contre-offensive contraint les Français à rebrousser chemin. Durant tout le reste de la guerre, le Fort jouera un rôle essentiel de dissuasion, évitant à la ville de Strasbourg de subir le même sort tragique que celui de Verdun.

La construction du Fort de Mutzig marque l'apparition en fortification de nouveautés essentielles : l'électricité, le béton, l'acier, et surtout la fortification éclatée. Si les premières constructions sont encore du type « fort masse », à partir de 1897, pour la première fois, les fortifications sont éclatées : chaque bâtiment est autonome et spécialisé. Leur repérage par les observateurs ennemis est plus difficile et la multiplication des cibles rend les bombardements moins efficaces.



Ce type de fortification initié à Mutzig sera celui utilisé dans tous les systèmes fortifiés modernes, de la Ligne Maginot au Mur de l'Atlantique. Mutzig marque ainsi une rupture fondamentale dans la longue histoire de la fortification. Depuis 1984, le Fort de Mutzig est restauré en partie par les membres d'une dynamique association

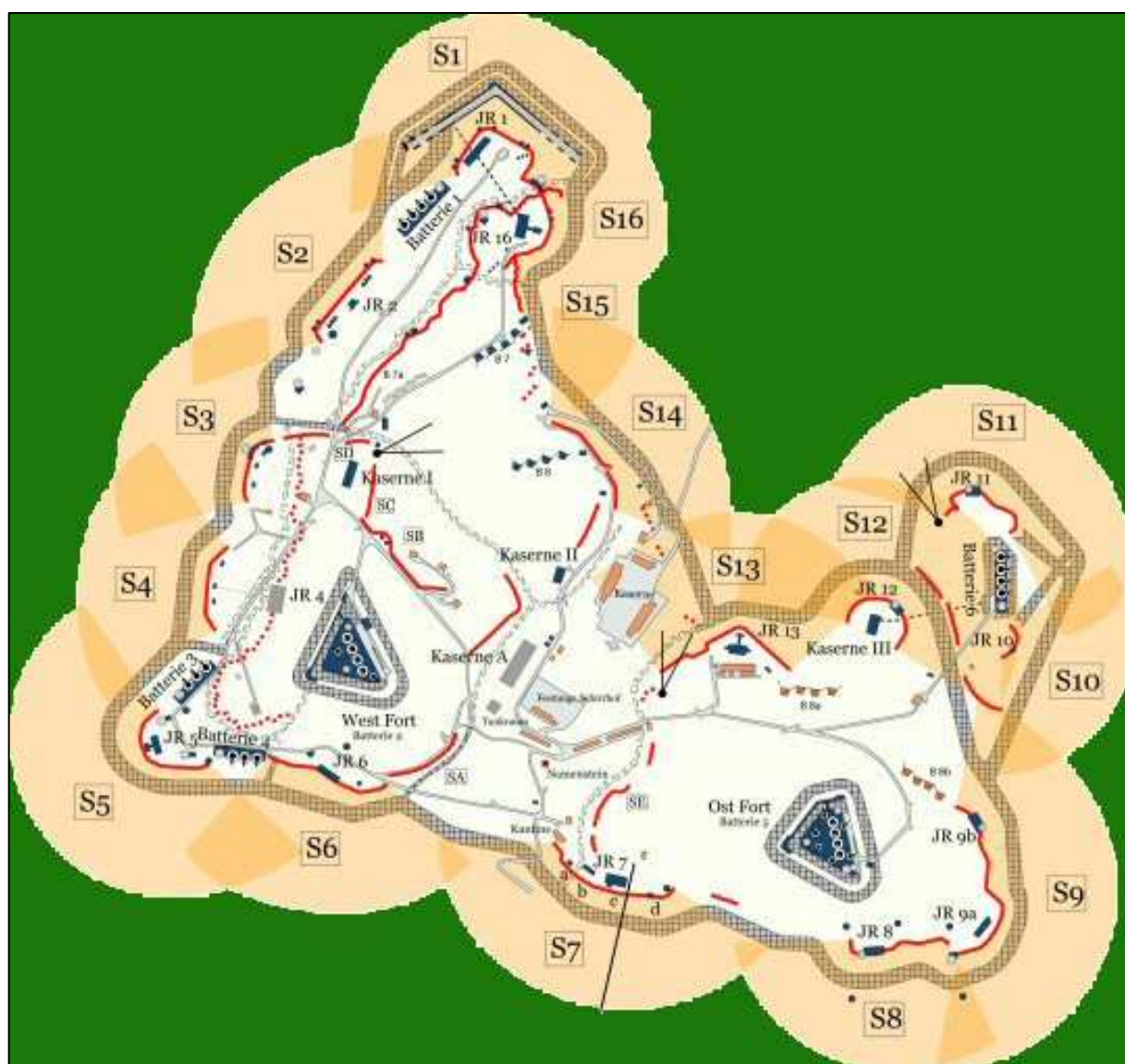
franco-allemande. Les visites guidées, d'une durée de 2 h 30 environ, permettent de découvrir 10 % des constructions, et un petit 5 % du terrain ! Le visiteur chemine à travers casemates, abris d'infanterie équipés de chambres de troupe, cuisines, puits, boulangerie, infirmerie, toilettes, et surtout une usine électrique superbement restaurée, joyaux du Fort et point d'orgue de la visite. Divers expositions permanentes permettent de découvrir les uniformes des soldats, et des expositions temporaires éclairent divers thèmes liés à la période. La fin de la visite permet de découvrir les parties extérieures du Fort : tranchées, observatoires et batterie d'artillerie. Les

magnifiques vues sur la plaine d'Alsace rendent évident l'intérêt stratégique de la position, et le cadre de verdure permet de se ressourcer agréablement après deux heures de visite souterraine !

La multiplicité des thèmes abordés, le dynamisme des guides et la qualité de la restauration du Fort de Mutzig permet de recommander la visite à tous et toutes, chacun y trouvera son compte. Un site incontournable !

Horaires d'ouvertures, renseignements et informations complémentaires : www.fort-mutzig.eu

Crédit photo : Sébastien Saur



Plan d'ensemble



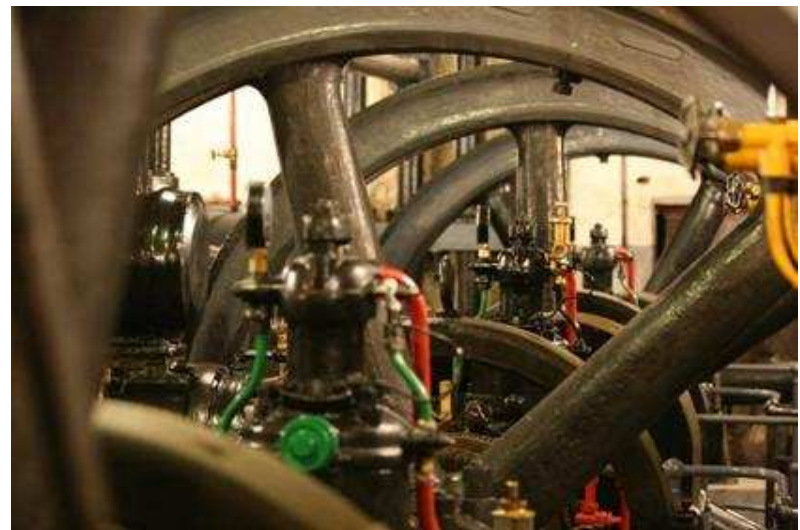
Aperçu de la zone visitable



Batterie d'artillerie n°01



Salle des machines, vue d'ensemble



Ci-dessus, salle des machines

A gauche, une guide en pleine action



A gauche, pétrin dans la boulangerie



Ci-dessus, abri d'infanterie 16, cuisine



Tranchée n°16



Abri d'infanterie 1, chambre de troupe

MUSEES ET SITES : LE POINT NOIR DU MOIS

Par Sébastien Saur

Le point noir du mois est consacré au **Mémorial de la Ligne Maginot du Rhin**, situé dans la casemate 35-3 Marckolsheim Sud, à proximité du village de Marckolsheim (Alsace).

Cette casemate du Rhin, l'une des rares de ce type conservée à ce jour, est très intéressante à visiter... pour les spécialistes de la fortification. Pour les autres, passez votre chemin, d'autres sites Maginot alsaciens valent largement le voyage (nous en reparlerons dans la rubrique musées et sites).

Le « musée », que l'on a peine à appeler comme cela, tient plus du dépôt d'armes et de matériels divers ou du bric-à-brac que de la collection intelligemment constituée. Les explications sur ce qu'est la Ligne Maginot et les combats sur le Rhin en 1940 sont presque inexistantes ; les vitrines présentent aussi bien des armements français et allemands de 1940 que des armements de la fin de la guerre et étrangers (italiens, russes) ; le personnel est tout sauf chaleureux et compétent...

Bref un gros point noir, à oublier d'urgence !



Vieux-Vy-sur-Couesnon, 8 juillet 1944 le martyr d'Yvonnick Laurent

Par Kristian Hamon

Un grand merci à Kristian Hamon qui a eu la gentillesse de réserver à Histomag'44 la primeur de ses récentes découvertes au sujet de ce triste épisode de la Libération de la Bretagne. Yvonnick était l'un des camarades de combat de notre ami Roger Lenevette. Daniel Laurent



L'opération du 7 juillet 1944 contre le maquis de Broualan terminée, la Milice reprend la route dès le lendemain à l'aube pour se diriger vers Vieux-Vy-sur-Couesnon. Le convoi, formé de trois voitures et quatre camionnettes, soit une cinquantaine d'hommes, quitte Rennes pour Chauvigné, petite commune située à six kilomètres de Vieux-Vy, qu'elle atteint dès 6 heures du matin. Sitôt sur place, les miliciens se rendent directement chez le

garagiste du bourg et lui demandent s'il connaît : « des patriotes ou parachutistes réfugiés dans une carrière ». Celui-ci leur répond qu'il ne connaît qu'une carrière, située à Saint-Marc-le-Blanc, et aucune autre. Les miliciens lui demandent ensuite s'il connaît l'adresse d'un homme, dont ils donnent le nom. Le garagiste leur indique alors que l'homme en question est minotier au moulin de Guémain, en Vieux-Vy. Le convoi prend aussitôt la direction de cette commune.

En chemin, les miliciens interpellent un tailleur de pierre de Chauvigné qui se rend à son travail et lui demandent s'il connaît « la ferme de la Roche ». Celui-ci répond qu'il ne connaît que le moulin de la Roche à Mézières-sur-Couesnon. Les miliciens ajoutent : « Vous devez être au courant que deux motocyclistes sont venus récemment dans le pays. Ils se sont rendus dans une carrière et ont fait un discours à des membres de la Résistance. Tout le monde le sait pourtant dans le pays. » Pour Pierre Le Guennec, qui fait partie des « Mousquetaires », le groupe des gardes du corps d'Emile Schwaller, chef milicien de sinistre réputation², le convoi cherche sa route : « J'ai eu l'impression que nos chefs tâtonnaient et qu'ils ne savaient pas où se trouvaient la carrière et le moulin. »

La Milice est-elle venue à Chauvigné par hasard ? On peut se poser la question lorsque l'on sait qu'au courant du mois de juin, le groupe de résistance auquel appartient Yvonnick Laurent avait « emprunté » 200 litres d'essence, 100 litres d'alcool et 30 litres d'huile chez ce garagiste de Chauvigné. Autre coïncidence troublante, quelques jours auparavant, toujours dans la même région, des résistants vont rendre visite au maire de Saint-Christophe-de-Valains, dont l'attitude sous l'occupation leur paraît suspecte. Ils lui subtilise une forte somme d'argent et en profite pour lui tondre les cheveux ! A la suite de cette agression l'édile est allé voir le sous-préfet de Fougères – qui ne cachait pas ses sympathies miliciennes – pour porter plainte et lui demander : « De faire envoyer la police secrète pour faire une enquête. »

Interrogé à la Libération, ce maire s'empresse de préciser, sans ne guère convaincre : « Qu'il n'avait pas dit que les hommes qui ont fait le coup se trouvaient à la Roche » ! Yvonnick Laurent, âgé de 21 ans, un des résistants en question, était intendant du camp de jeunesse de Vieux-Vy jusqu'à sa dissolution en septembre 1943. Ensuite, plutôt que de retourner chez ses parents, et probablement par crainte du STO, il décide d'entrer en résistance avec une dizaine de camarades. Pour masquer leurs activités clandestines, ces jeunes s'occupent de coupes de bois.

Pour l'heure, le convoi se dirige vers Vieux-Vy-sur-Couesnon et atteint le moulin de Guémain : « Le 8 juillet, vers 10 heures, alors que je me trouvais dans mon jardin, quatre camions remplis de miliciens, une soixantaine environ, arrivèrent dans la cour de mon moulin. En les voyant, je m'enfuis et je fus me coucher à environ 200 mètres de la maison dans la fougère. Les miliciens fouillèrent la maison pendant une heure environ et menacèrent ma femme pour trouver ma retraite. Me rendant compte qu'ils allaient emmener ma femme, je me suis alors présenté. Les miliciens me bousculèrent et m'accusèrent d'être le chef de la résistance de la région de Fougères. Comme je continuais à nier, ils me dirent que

² Il sera fusillé le 5 novembre 1946.

j'étais prisonnier et me demandèrent de les conduire à la ferme de la Roche. J'ai refusé, prétextant que j'ignorais où c'était. Ils ordonnèrent alors au jeune Montjarret, âgé de 16 ans, de les conduire, ce qu'il fit. » Ce minotier ment, tout les témoignages concordent pour situer l'arrivée de la Milice entre 7 h et 8 h.

Ce moulin, situé sur le Couesnon, est également un lieu de passage obligé entre le village de la mine de la Touche et le bourg de Vieux-Vy. Plusieurs personnes sont donc retenues ce matin là sur les lieux, ainsi Mme Eugénie Porpée : « Passant par le moulin de Guémain pour me rendre au bourg, j'ai été arrêtée par un milicien qui m'a obligé à rester sur place de 9 heures³ à 16 heures pendant toute la durée de leur opération. » Peu de temps après, la femme du minotier remarque le directeur de la mine qui arrive en voiture dans la cour du moulin : « Arrêté par les miliciens, il a immédiatement fait voir une pièce qui se trouvait dans son portefeuille et a tenu une conversation avec un milicien. A la



suite de cela il a été relâché. » Le directeur va surtout obtenir la libération de ses ouvriers, la mine de plomb argentifère ayant été remise en activité pour les Allemands. Lui aussi ne jouit pas d'une bonne réputation dans la commune. Marié à une dame Valton, épicière de Rennes, il aura affaire à la Résistance à la suite d'un vol d'explosifs sur la mine.

Parmi les miliciens présents au moulin, se trouve Fernand Bellier : « Schwaller nous a ordonné de perquisitionner dans la maison d'habitation attenante à cette minoterie. Nous avons commencé la fouille. On a cessé au bout de quelques minutes. Je constatais alors que Schwaller et l'inspecteur Paul étaient dans la cour en conversation avec un homme que j'ai su être plus tard le minotier. Ils sont entrés dans la maison où ils ont continué leur conversation. Nous avons attendu dans la cour. A la sortie

de la maison, Schwaller nous a emmené directement en auto dans une ferme dans une direction opposée à celle du moulin. Schwaller nous donna l'ordre de cerner cette ferme. »

Questionné sur son rôle exact, Emile Schwaller répond : « Paul a interrogé l'individu. Je n'ai pas assisté à l'interrogatoire que Paul lui a fait subir. Mais avant d'aller chez lui nous ne savions rien, et en sortant Paul a dit : "En route, je sais où c'est, c'est plus haut !" Nous sommes donc partis en direction de cette ferme. » Schwaller qui ajoutera plus tard : « A mon avis il ne peut y avoir que le minotier qui ait pu indiquer l'endroit où se trouvait le maquis. Il faut dire que cet homme ne brillait pas par son courage. »

D'après une enquête de police effectuée à la Libération : « Le minotier se livrait à un trafic intensif de farine blanche avec les Allemands, ce qui indignait la population. » Pas seulement la population, puisqu'un groupe de jeunes résistants, parmi lesquels Yvonnick Laurent, se présentera chez ce minotier en menaçant de mettre le feu au moulin. A la suite de cette affaire de marché noir, le minotier va être détenu durant tout le mois d'avril 1944. Le 4 mai, il est à nouveau arrêté puis conduit au centre des requis du bureau d'embauche de la rue Martenot à Rennes, afin d'être envoyé en Allemagne. Il s'en évade le lendemain « profitant d'un assoupissement de son gardien », et se cache pendant un mois en Mayenne pour finalement revenir à Vieux-Vy après le débarquement.

Plus étrange, cette nuit du 30 juin 1944 au moulin : « Vers minuit, deux hommes armés de revolvers, non masqués, sont venus chez moi, ils m'ont demandé de leur ouvrir et m'ont demandé si j'étais le chef de la Résistance de la région, ce qu'on leur avait dit. J'ai refusé de leur donner quelques indications que ce soit, ne sachant à qui je pouvais parler. Ils m'ont demandé si je pouvais mettre une voiture à leur disposition, j'ai refusé. Nous sommes sortis dans la cour, et là j'ai reconnu quatre jeunes gens du pays : Yvonnick Laurent, Roger Elie, Bruezière et Santa. » Le minotier, qui déclare connaître très bien Yvonnick Laurent, est persuadé qu'il a été dénoncé à la Milice par ces deux hommes qui étaient probablement : « de faux membres de la Résistance ». Etonnante version, qui ne correspond pas avec celle de Pierre Coirre, chef du groupe de résistance de Vieux-Vy : « Autant que je m'en souviens, les six hommes qui étaient allés à la minoterie avaient agi sur l'invitation du minotier qui désirait connaître le nom du chef de maquis. Les six hommes qui sont tous connus de moi demandèrent le camion que le minotier détenait. »

³ Il y a souvent un écart d'une heure dans les témoignages recueillis après la Libération. Certains témoins sont encore à « l'heure allemande » !

Le capitaine Santa, un des résistants présents ce jour-là ajoute : « Le minotier nous a fait dire qu'il tenait à la disposition du maquis une cinquantaine d'hommes, à condition qu'on les arme. Etonné d'une telle proposition, le chef des maquis de la région décida d'aller visiter le minotier et de lui demander de mettre une voiture à la disposition des patriotes, ceci afin d'être fixé sur ses véritables sentiments. Le 30 juin, six hommes se rendirent donc chez le minotier qui leur demanda de revenir le lendemain soir. Le lendemain, je fus prévenu par un membre du maquis de Saint-Aubin-d'Aubigné



que nous avions été vendu et qu'il fallait partir. Pendant la nuit des mesures furent prises, malheureusement, Yvonnick Laurent, Roger Elie et Bruezière restèrent à la Roche où ils furent surpris. »

Effectivement, le lendemain soir, deux des résistants de la veille reviennent et, en l'absence du minotier, saisissent une bicyclette. Ils laissent à son épouse un reçu libellé en ces termes : « FTP. Bon pour une bicyclette. Signé : Pierre Prigent, N° 10100, chef par intérim des FTP-FFI » Furieux, le minotier appelle Yvonnick Laurent : « Pour lui demander que ma bicyclette me soit rendue, mais il m'a avoué ne pas connaître les noms des deux voleurs et il m'a dit qu'ils avaient disparu avec la voiture dans laquelle ils étaient venus. »

Ce même mois de juin, un autre voisin, fabricant d'accumulateurs aux Grands-Moulins, est lui aussi en conflit avec le minotier qui voulait abuser de son droit d'eau : « Le 3 juin 1944, j'ai été arrêté par la Gestapo et interrogé plusieurs heures. J'étais accusé d'avoir fabriqué des bombes pour les terroristes, ce qui était faux. J'ai été incarcéré pendant trois semaines et lors de ma libération, un agent du SD m'a informé que j'avais été dénoncé par un minotier. »

Toujours est-il qu'à la suite de cette visite nocturne du 30 juin, le minotier se rend à Rennes le 1^{er} juillet. Passant par Saint-Aubin-d'Aubigné, il s'arrête chez Fernand Brionne auprès duquel il essaie d'obtenir des renseignements sur la résistance à Vieux-Vy-sur-Couesnon. Brionne le met à la porte. Le minotier se fait alors menaçant et déclare : « Qu'il s'adresserait à qui de droit ! » Cela ne suffisant pas, il se rend également chez les parents d'Yvonnick Laurent, qui habitent Rennes, pour dénoncer les activités de leur fils.

Ce même samedi soir, d'après le témoignage de Mme Veillard, une cultivatrice de Vieux-Vy : « Bruezière et Laurent, tous deux de la Résistance, lui ont déclaré que le minotier avait tiré sur eux, et que les balles leurs sifflaient. » De leur côté, M. et Mme Ploc, qui habitent à environ un kilomètre du moulin : « Ont entendu des coups de feu tirés dans la direction du moulin. »

La perquisition terminée et les renseignements obtenus, les miliciens ne perdent pas de temps. Pendant qu'un groupe reste sur place pour garder le moulin, le reste du convoi se dirige vers la Roche-aux-Merles. Ce village, situé à quelques kilomètres seulement de Guémain, se compose de deux fermes. La plus importante est exploitée par Eugène Logeais qui est absent ce jour-là : « Faisant partie du groupe de résistance de Vieux-Vy et sachant que nous étions l'objet de dénonciations anonymes, ma femme et moi-même nous avons quitté notre ferme des Roches. » Il y a également un petit logement occupé par les époux Porée, mais ils sont absents eux aussi ce 8 juillet. L'autre petite ferme est louée par Jean Salvat, radioélectricien de son état, réfugié là depuis juillet 1943 avec sa femme et leur enfant. Sait-il seulement que son propriétaire, M. Geslin, n'est autre que le père de Claude Geslin, ancien membre du PNB, puis journaliste au quotidien *La Bretagne* de Yann Fouéré ? Parlant l'allemand, il devient interprète au SD. Il figure sur la liste d'agents de la Gestapo sous le N° SR 923. Pour autant, d'après Schwaller, rien ne prouve qu'il y ait un lien de cause à effet : « J'ignorais que Geslin possédait une ferme à la Roche, mais si c'est lui qui avait obtenu le renseignement, il aurait fait faire directement l'opération par le SD. »

Il est 8 heures du matin ce samedi 8 juillet, lorsque trois inspecteurs de la Milice frappent à la porte de Jean Salvet : « C'est vous le radio de la Roche ? » Jean Salvet répond par l'affirmative et les miliciens lui demandent de sortir : « Lorsqu'ils se sont présentés à mon domicile j'étais encore couché et Yvonnick Laurent se trouvait dans le même lit que moi. » Une fois sorti, Salvet est à nouveau interrogé par les miliciens qui veulent savoir où sont le chef et les autres membres du groupe. Répondant qu'il n'en savait rien, Salvet est frappé à coups de pieds et de poings : « Ils m'ont ramené chez moi, ont fait sortir ma femme, ma belle-mère et mon enfant, ils m'ont déshabillé m'ont allongé sur le lit et sous la menace de leurs mitraillettes m'ont demandé d'avouer. Comme je refusais ils m'ont frappé à coups de nerfs de bœuf. Je n'ai rien avoué. M'ayant fait vêtir, ils m'ont fait sortir à nouveau et m'ont demandé de les accompagner à la ferme Logeais. Ils ont mis le feu. Ensuite a eu lieu l'interrogatoire de mes camarades Laurent et Elie auquel je n'ai pas assisté. »

Le jour précédent, Roger Elie avait quitté Laignelet, commune proche de Fougères, pour se rendre à la Roche-aux-Merles prévenir Jean Salvet et Yvonnick Laurent qu'ils étaient attendus dans une carrière de cette commune. Il devait ensuite retrouver un camarade du maquis de Lignéres⁴. La nuit tombant, il décide de rester coucher chez le résistant Pierre Coirre, qui habite au bourg de Vieux-Vy-sur-Couesnon, route de Gahard. Ce samedi matin, Elie rend à nouveau à la Roche-aux-Merles : « Je suis passé par la scierie Talva et je suis arrivé à la Roche par le chemin en bas de chez Eugène Logeais. Je suis allé prendre des affaires chez Salvet. Il y avait à peine dix minutes que j'étais arrivé lorsque j'entendis une voiture. Je croyais que c'était le chef Pierre qui arrivait car il devait venir. Je suis sorti pour voir jusqu'au champ d'avoine à Salvet mais là deux inspecteurs de la Milice me tenaient en joue avec leurs mitraillettes. J'ai levé les bras en l'air, j'étais prisonnier. Ils m'ont demandé où étaient les terroristes. Je leur ai répondu que j'avais vu passer des personnes par là, mais que j'ignorais qui elles étaient. Ils sont arrivés chez Salvet et ont trouvé Yvonnick dans le lit de Salvet. Là, ils l'ont questionné et martyrisé, ils se sont acharnés sur lui plutôt que sur moi. Pourquoi ? Je l'ignore. Ils l'ont cravaché tellement qu'il a simplement dit qu'il était de la Résistance et que je devais les conduire à Laignelet⁵. »

Pendant cet « interrogatoire », les inspecteurs de la Milice emmènent Jean Salvet vers la ferme d'Eugène Logeais. Ils ignorent que Jean Bruezière est alors couché dans le foin d'un grenier. Les entendant approcher, celui-ci réussit à s'enfuir malgré les coups de feu des miliciens qui ne parviennent pas à l'atteindre. Vexés, ceux-ci se mettent alors à tirer des rafales à l'intérieur de la maison et sur la volaille. Après avoir été consciencieusement pillée, la ferme est ensuite incendiée.

Il est alors midi, Roger Elie est emmené par Schwaller et son groupe à Laignelet. Il va s'y prendre d'une telle manière, notamment en leur faisant faire des détours par Fougères, que les miliciens ne trouveront rien. L'un d'eux trouvera quand même le moyen d'abattre un jeune patriote d'un coup de fusil.

Vers 16 heures, le groupe est de retour à la Roche-aux-Merles et récupère Yvonnick Laurent. Jean Salvet, qui était toujours sur place à la ferme Logeais, est emmené lui aussi dans une autre voiture : « Nous sommes descendus par le chemin et à environ 80 mètres de la maison, je me suis trouvé en présence d'une camionnette et d'une voiture de tourisme. Dans la camionnette se trouvaient Yvonnick Laurent et Roger Elie, ainsi que quatre miliciens armés. Nous étions en train d'attendre le signal du départ lorsqu'il y a eu un conciliabule entre les chefs. Nous nous sommes doutés que l'un de nous allait passer au poteau. Quelques instants après, ils ont appelés Yvonnick Laurent et lui ont demandé

SOUVENEZ-VOUS DANS VOS PRIÈRES



DE

Yvonnick LAURENT

F. T. P.

Mort pour la France
à Vieux-Vy-sur-Couesnon
le 8 Juillet 1944
à l'âge de 21 ans

Citation à l'ordre de la Division :

« Jeune homme très courageux. A participé au maquis de Lignéres-la-Doucelle (Mayenne). Au cours de combat a abattu un officier et un soldat allemands. A la suite de l'attaque du camp, rentre en Ille-et-Vilaine et reprend contact avec les groupes de Vieux-Vy. Après avoir participé à différentes actions, a été capturé et massacré par la Milice ».

GENERAL ALLARD,
Ct la XI^e Région Militaire.

Il marcha, non comme on va à la mort, mais à l'immortalité.

(SAINT-AMÉROISE).

⁴ Le maquis de Lignéres-la-Doucelles, dirigé par Loulou Pétri, est situé en Mayenne, non loin de Fougères.

⁵ Roger Lenevette, qui faisait partie de la Résistance de Vieux-Vy-sur-Couesnon, se rappelle parfaitement de cette famille Talva. Son groupe cachait des armes derrière la scierie.

de descendre et de les accompagner. Une dizaine d'hommes s'en allèrent dans la carrière avec Yvonnick. Quelques secondes plus tard nous entendîmes une seule rafale de mitraillette et sept ou huit coups de grâce au revolver. Puis les miliciens revinrent sans Laurent. » C'est Fernand Bellier, un des miliciens qui l'avait torturé, qui va traîner Yvonnick dans un fossé puis recouvrir son cadavre de feuillage.

Découvert le lendemain, le corps d'Yvonnick est emmené à la mairie de Vieux-Vy. Chacun peut alors constater les supplices subis par le jeune résistant et l'émotion est considérable dans la commune. Pour le médecin légiste, il y avait tellement d'impacts de balles que le crâne du jeune martyr : « ressemblait à un sac de noix⁶ ».

Un premier parachutage sera effectué sur le maquis de Pavé en Vieux-Vy, dans la nuit du 13 au 14 juillet, quelques jours après l'assassinat d'Yvonnick Laurent. Un deuxième aura lieu dans la nuit du 30 au 31 juillet à proximité du château de la Bélinaye, alors occupé par les Allemands, en Saint-Christophe-de-Valains, réceptionné par le groupe de l'abbé Guy Bérel, curé de la commune. Le message était : « Pierre a gagné 3 fois le million. »

Le lendemain 1^{er} août, vers 13 heures, alors que les premiers blindés américains de Patton atteignent Romazy et Vieux-Vy-sur-Couesnon, le Hauptman Erich Platz est abattu sur le perron du château de la Bélinaye. Un sergent, le fémur brisé par balles sera retrouvé le lendemain matin au bout de la pièce d'eau.

La Résistance et le martyr du jeune Yvonnick font partie de la mémoire collective de Vieux-Vy-sur-Couesnon. Ce drame a d'autant plus marqué les esprits qu'il fut commis par des français contre de jeunes résistants désarmés qui n'avaient probablement jamais tué personne et dont le seul crime fut d'avoir voulu « épurer » avant l'heure. Ces miliciens n'étaient pourtant guère plus âgés que leur prisonnier, le plus jeune d'entre eux, refusé par la SS en 1943, étant né au mois d'août 1928 ! Ils ont agi de leur propre initiative puisqu'il n'y avait aucun allemand ou agents du SD à la Roche-aux-Merles pour leur donner des ordres, contrairement à Broualan la veille. La Milice disposait donc d'informations précises sur ce qui se passait à Vieux-Vy-sur-Couesnon pour pouvoir agir seule, et ce n'est pas par hasard qu'elle se rend à Chauvigné puis au moulin de Guémain d'où elle obtiendra la localisation des résistants à la Roche-aux-Merles. Mais alors qu'à Broualan, de même qu'au moulin d'Everre en Saint-Marc-sur-Couesnon, les « terroristes » arrêtés et torturés sont tous fusillés, pourquoi le seul Yvonnick Laurent à Vieux-Vy-sur-Couesnon ?



⁶ Le rapport complet, ainsi que des balles sous scellés, sont aux ADIV.

Tereska Torrès Une Française Libre

Par Daniel Laurent



Tereska Torrès est née en 1920 à Paris, ses parents, le sculpteur Marek Szwarc et son épouse, Guina, sont des juifs polonais. En 1940, suite à la

fulgurante avancée allemande, Tereska et sa mère se réfugient en Angleterre via Lisbonne. Son père, qui combattait dans les forces armées polonaises de France, est évacué de la Rochelle par la Royal Navy britannique.

A Londres, Tereska, qui n'a pas encore 19 ans, s'engage chez les « Volontaires Françaises » (le Corps féminin des Forces Françaises Libres du Général de Gaulle). Elle est la 16ème femme engagée chez les V.F. Elle travaille au Quartier Général de Carlton Gardens, ensuite au BCRA, puis elle suit les cours de l'école d'officiers à Camberley. En Mai 44, elle épouse Georges Torrès, qui fait partie de la 2ème Division Blindée du Général Leclerc. La mère de Georges Torrès a épousé Leon Blum et se trouve avec lui à Buchenwald. Georges Torrès est tué en Octobre 1944, sur le front des Vosges, au cours des combats pour la Libération. Leur fille, Dominique naîtra quatre mois après la mort de son père.

En 1947, elle participe au tournage du documentaire *Les illégaux* sous la direction de Meyer Levin, , écrivain américain , film qui retrace toute la route suivie par des survivants des camps de concentration, qui, après la guerre, tentent de rejoindre la Palestine sur des bateaux clandestins. A l'arrivée à Haïffa, Meyer Levin et elle sont mis en prison par les Britanniques. Le journal qu'elle a tenu pendant tout ce voyage , n'a jusqu'ici et épublié qu'en Allemagne sous le titre « *Unerschrocken* » (nous n'avons pas peur)

En 1948, Tereska épouse Meyer Levin à Paris, puis, sur les conseils de son mari, publie aux USA un roman de fiction au sujet de son expérience de guerre sous le titre *Women's Barrack*. Ce « pavé dans la mare » aborde de manière candide les problèmes des femmes vivant dans la

caserne et en autres la question de quelques relations lesbiennes dans cet environnement militaire. Ce livre fut

vendu à 4 millions d'exemplaires aux USA, traduit en 13 langues et valu à Tereska d'être prise à partie par la commission parlementaire américaine sur les matériaux pornographiques... ce qui n'empêcha pas une republication à New York en 2003 qui fut saluée par toute les organisations féministes américaines. Ce livre, à la demande de l'auteur, n'a jamais été publié en France.

En 1963, Tereska accompagne Meyer Levin, son mari, en Ethiopie pour le tournage du premier documentaire sur la vie des Juifs noirs d'Ethiopie, les « Fellashas » bien avant leur retour en Israël. Elle retournera en Ethiopie dans les années quatre vingt, plusieurs fois, à l'époque d'une grande famine et au moment de « l'Opération Moïse » Elle vit maintenant à Paris.

Bibliographie (partielle) :

Le sable et l'écume, 1945, Gallimard.

Women's Barracks, 1950, Fawcett's Gold Medal.

The Converts, 1970, Knopf (New York).

Les poupées de cendre, 1972, Le Seuil et Phébus.

Les maisons hantées de Meyer Levin, 1974, Denoël et Phébus

Une Française Libre, 2000, Le Seuil et Phébus

Le Choix, 2002, Desclée de Brouwer (Paris). Une version existe également en Polonais, *Pamiętnik na trzy glossy*, Znak, Varsovie.

Le livre qu'elle a écrit sur ses aventures en Ethiopie, *Le pays des chuchotements*, n'a pas encore été publié.

Quelques informations complémentaires (en anglais) :

<http://www.marekszwarc.com/>

http://en.wikipedia.org/wiki/Tereska_Torres

<http://www.meyerlevin.com/>

Madame Tereska Torrès a fort aimablement accepté de nous en dire plus, en exclusivité pour *Histomag'44*. Qu'elle en soit vivement remerciée car rares sont les auteurs qui acceptent ainsi d'aller au-devant de leur public sur des plateformes internetiques.



Daniel Laurent : Ou se situe le « déclic » qui vous a fait prendre la plume dès votre plus jeune âge ?

Tereska Torrès : Peut être parce que j'étais fille unique et d'écrire mon journal remplaçait une sœur ? Peut être aussi parce que ma mère écrivait (*Le porteur d'eau*, Plon 1931)

DL : L'une des particularités des volontaires FFL fut que leurs motivations étaient très variées. Quelles furent les vôtres ?

TT : J'étais la première française dans ma famille, mes parents étant polonais. J'aimais passionnément la France, j'avais honte de la défaite. Je voulais participer à la guerre aux côtés des Anglais. Pour l'honneur de la France.

DL : Avez-vous eu l'occasion à Londres d'approcher Charles de Gaulle ? Si oui, qu'en avez-vous retenu ?

TT : Je le voyais souvent monter ou descendre des escaliers au Quartier Général, mais je ne l'ai jamais approché. Un jour il m'a souri en passant !

DL : Votre père s'est battu en France en 1940 au sein des Forces Polonaises. Vous a-t-il parlé de ses combats ? Si la présence d'unités polonaises à l'Ouest entre 19343 et 1945 est connue, ceux de 1940 le sont moins, d'où ma question.

TT : Mon père m'a non seulement parlé de sa vie dans l'armée polonaise en exil de 1940 à 1943 en Angleterre, mais pendant ces années il a dessiné beaucoup de portraits de soldats et d'officiers de cette armée dans leur vie quotidienne. C'est un document historique unique pour la Pologne. On peut consulter ces dessins à l'Association YIVO à New York.

DL : Vous êtes retournée en Pologne avec Meyer Levin en 1947. Y êtes-vous retournée depuis ? Avez-vous gardé des liens, des attaches avec le pays de vos

parents ?

TT : Oui, je suis retournée en Pologne après la guerre. Une fois pendant le tournage du film « les illégaux » puis en rapport avec mon livre publié en Pologne *Pamiętnik na try glossy*.

J'avais encore une cousine en Pologne mais elle morte depuis.

DL : Fille de parents juifs clandestinement convertis au catholicisme, vous êtes revenue vers le judaïsme. Les horreurs de la guerre et de la Shoah y sont-elles pour quelque chose ?

TT : Mes parents se sont convertis en secret au Catholicisme en 1919, comme je le raconte dans *Le choix* et *The converts*. En secret pour ne pas faire de peine à leurs familles. Et ils se sont convertis par conviction religieuse. Ils n'ont jamais cessé de se considérer juifs mais pas de religion. Je ne suis jamais « revenue vers le judaïsme ». Comme mes parents, je me sens appartenir à la nation juive mais pas à sa religion. Je connais bien Israël ou j'ai parfois habité et où l'un de mes fils vit. J'aime Israël mais pas sa politique.

DL : La publication en 1950 de *Women's Barracks* qui fut le premier roman parlant de la situation de celles que l'on appelait encore des « déviantes sexuelles », voire pire, a jeté un pavé dans la mare. Quel était votre but en prenant cette initiative ?

TT : Je ne pensais pas du tout en écrivant un roman basé sur la vie de 5 filles dans l'armée que les expériences sexuelles de l'une d'entre elles et des descriptions qui me semblaient très innocentes allaient faire un tel scandale aux Etats Unis. Mais c'était en 1951 et les choses ont changé. Je ne pense pas qu'aujourd'hui ce roman soulèverait tant de polémiques. Je trouve curieux que des féministes y aient vu autre chose qu'un roman parlant de femmes dans une armée et de leurs différentes expériences en temps de guerre.

DL : Ce livre n'a jamais été publié en France, à votre demande. Pourquoi ?

TT : J'avais tenu un journal pendant la guerre et ce journal racontait la vérité, pas de la fiction. Après « *Une Française Libre* », je trouvais que c'était diminuer l'impact du journal que de le faire suivre par la publication d'un roman en France au même sujet, qui n'ajoutait rien. Au contraire.

DL : Avez-vous eu le temps de visiter notre forum et notre publication *Histomag'44* ? Si oui, que pensez le témoin de la guerre et l'écrivain professionnel que vous êtes de ces initiatives d'amateurs ? Vos éventuelles remarques et conseils nous seraient extrêmement précieux.

TT : Oui j'ai regardé HISTOMAG 44 et votre Forum. Je trouve ce travail remarquable et très important. Surtout pour atteindre un public jeune qui s'intéresse davantage à ce qu'il voit sur l'internet que ce qu'il...ne lit pas dans des livres. Continuez !

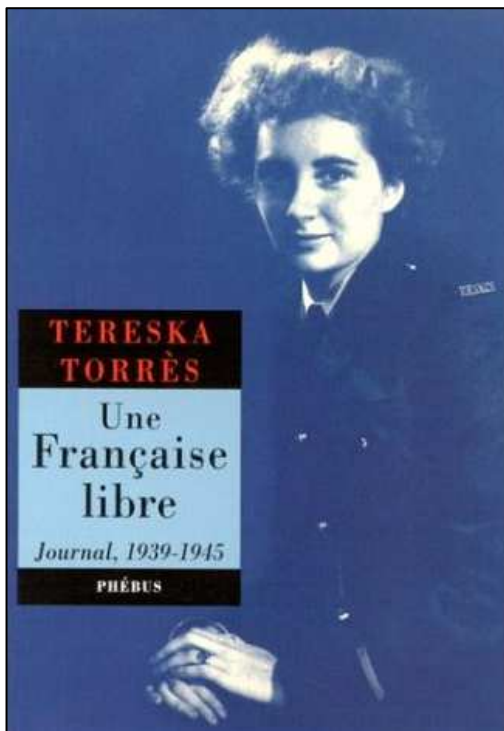
Une Française Libre

Le livre tiré du Journal de Tereska Torrès raconte au jour le jour cinq années d'une jeune fille d'abord, d'une femme ensuite. Dès les premières pages, le lecteur est séduit. Ce n'est pas une autobiographie. C'est le journal d'une écolière qui consigne simplement tout ce qui lui arrive, tout ce qu'elle voit, tout ce qu'elle entend, tout ce qu'elle ressent.

« Depuis l'âge de neuf ans, j'écris tous les jours sur des cahiers d'écolières. Ils se sont accumulés et je suis dans ses pages le passage des années, j'entends mes différentes voix d'enfant, de jeune fille, de femme: toute ma vie est là ».

La partie que publient les éditions Phébus est celle de la guerre de 1939-1945.

« En juin 1939, j'avais passé mon premier bac. C'est l'été, je suis en vacances au bord de la mer avec mes parents. Le 3 septembre, je commence un nouveau cahier.... » (Tereska Torrès)



Le 3 septembre c'est l'invasion de la Pologne par les nazis. Le 18 juin 1940, elle écrit *"la France a repris les armes... je suis allée passer mon bachot à Bayonne."* Elle rejoint l'Angleterre. Elle se lance crânement dans l'action. Autour d'elles, tous les jours, la mort frappe.... à Londres sous les bombes ou ailleurs, ses amis tués au combat. Elle s'inscrit dans l'armée féminine de la France libre...

"Auteur et éditeur assurent que ce "Journal" a été publié tel qu'il fut écrit, sans y apporter la moindre retouche. On les croit volontiers et c'est ce qui donne tout son poids à ce témoignage exceptionnel"
(André Lafargue, Le Parisien)

TROTEVAL 2010



La cérémonie d'inauguration de la table d'interprétation dédiée aux Fusiliers Mont Royal se déroulera le 6 juin 2010 à 10 h sur le site de la Ferme de Troteval (commune de Saint Martin de Fontenay, Calvados). Cette manifestation sera marquée par la présence du Lieutenant Colonel Roy, commandant le Régiment et par un pipe band.

Le site de Troteval, consacré aux FMR avait été consacré en lieu de mémoire par l'inauguration d'une stèle, inaugurée le 7 juin 2009 et financée grâce à une forte mobilisation des internautes. Le site sera donc agrémenté d'une table d'interprétation présentant au public (*en anglais et en français*) les combats menés par l'unité au sud de CAEN au mois de juillet 1944. Par ailleurs, la commune de Saint Martin de Fontenay apportera sa contribution par l'installation d'un second mât des couleurs en haut duquel flottera le drapeau régimentaire offert à notre communauté en 2009

Tous nos lecteurs sont bien évidemment invités à se joindre à cette cérémonie dont l'émotion et la sincérité seront les fils conducteurs.

Nous pourrions également bénéficier du soutien du Comité Juno Canada.

Pour tout renseignement :
juin1944@wanadoo.fr

La rubrique B.T.P

Par Jean Cotrez

Dans le numéro 44 de l'Histomag'44, la rubrique BTP avait commencé à vous présenter le **Stützpunktgruppe** du Tréport, en fait à cheval sur plusieurs communes du littoral et de l'arrière pays. La présentation s'était terminée sur le secteur TRE 12, mais sans les photos...

Nous vous proposons de terminer l'exposé et de revoir les secteurs manquants TRE 12, TRE 16 et TRE 17. (les secteurs 13 et 14 et 15 n'existent pas)

Le mur de l'Atlantique était divisé en secteurs identifiés par la première ou les 2 ou 3 premières lettres du lieu le plus important. Par exemple ici TRE = Tréport.

permettrait de diriger les tirs de la batterie dans la vallée de la Bresles, si un débarquement avait réussi et que les troupes commençaient leur avancée vers l'intérieur des terres.

Très à l'écart des voies de circulations et de passage, cette batterie est bien conservée et non taguée. De très gentilles vaches en assurent



désormais « l'occupation ».

R669

Tre012

Emplacement : plateau la croix au Bailly

Batterie : 1HAA 1148 – 4 x 10 cm

Construction : 4 R669 – 1 poste d'observation

Abris pour la troupe + PC

Soutes à munitions

Pour rappel, la construction du R669 qui est le « grand frère » du R612, nécessitait 495m³ de béton et 30 tonnes de ferrailage. Ouvrage très prolifique, il a été construit à 600 exemplaires dans toute l'Europe. Sa présentation complète avec plans a été faite dans un précédent article de l'Histomag'44, à savoir « la batterie de Merville » nr 57 de décembre 2008.

Cette batterie est située à l'intérieur des terres à environ 5 km de la côte, donc sans vue directe sur les plages. Ses casemates sont pointées en direction des zones d'un éventuel débarquement au Tréport et à Mers les bains. Son tir est commandé par des postes d'observations secondaires, qui eux, sont sur la côte. Un est même situé sur les hauteurs de la ville d'Eu (à proximité de la chapelle St Laurent) et



Soutes à munitions



Abri + PC

Tre 016

Emplacement : au sommet des falaises de Mers les bains

Batterie 3 HKAR 1252 - 4 x 10.5 cm (portée 18km)

Constructions : 4 R671 - 1 R636a (pdt) - 2 R502
2 R607 - 1 R600

Plusieurs abris (wellblech), tobrouks mitrailleuses et mortiers, PO et 1 relais téléphonique, des tranchées bétonnées avec supports pour mitrailleuses et 1 Pak 112 de 2.5 cm et 3 pièces de flak de 2 cm. Enfin 1 projecteur de 150cm.

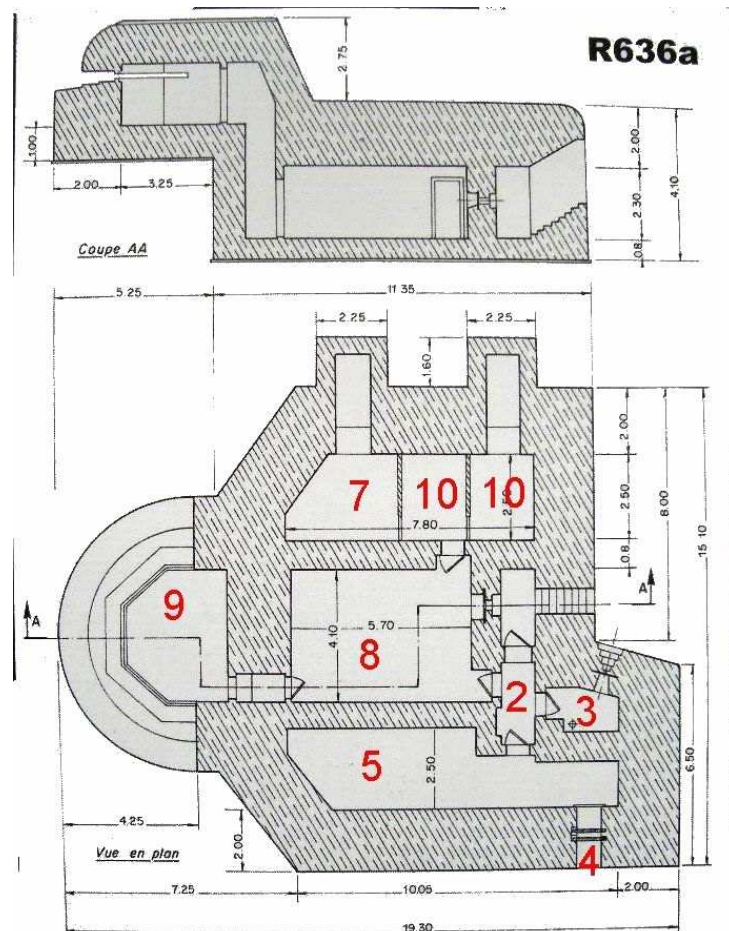
Armement secondaire : 1 canon de 7.6 cm servant de pièce d'éclairage.

De nos jours il ne subsiste que le R636a, 3 R671 dont une qui supporte la statue « notre dame de la falaise » et le reste du relais téléphonique bétonné ainsi que quelques abris.



Visière d'observation du R636a

Le **R636a** est un poste de direction de tir pour batterie côtière. Sa construction nécessite des fouilles de 1100m³, 1250m³ de béton (contre seulement 960m³ pour son petit frère le R636) et quelques 75 tonnes de ferraillasses et profilés. Le plafond et les murs font 2 mètres d'épaisseur. Il peut abriter 12 hommes de troupe, plus l'encadrement. Son accès se fait par l'arrière. Il est protégé par une caponnière d'accès **(3)**, à travers un sas anti-gaz **(2)** lui-même protégé par une caponnière intérieure donnant dans la salle de calcul **(8)**. Une seconde porte du sas donne dans la salle de repos **(5)** équipée de 12 couchettes, d'armoires, tables et chaises. 2 ventilateurs assurent le renouvellement de l'air. L'issue de secours **(4)** est classique pour ce type de bunker. Les locaux repérés **(10)** sont réservés aux communications et le local **(7)** est la chambre de l'encadrement (dans le cas du plan pour 2 personnes). Enfin la visière de la photo ci-dessus est le repère **(9)**. L'accès à la plateforme de télémétrie se fait par un escalier extérieur ou via des échelons métalliques selon la configuration du terrain.



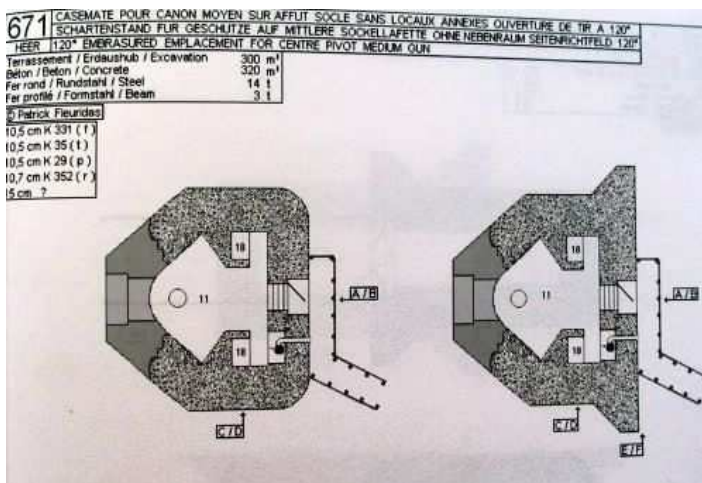
plan du Leitstand R636a-19 de Mers les Bains. JL-BP

Le R671 nécessitait des fouilles de 300m³ de terre, 320 m³ de béton et 17 tonnes de ferrailage. Murs et plafond d'une épaisseur de 2 mètres, il ne possédait aucun local pour la troupe, mais seulement 2 petits locaux à l'arrière de la salle de combat pour le stockage des obus et des gargousses. Il est équipé d'un système de ventilation afin d'assurer l'évacuation des fumées provoquées par les tirs quand la porte blindée d'accès arrière est fermée. Il a été fabriqué à 168 exemplaires sur les régions AOK 7 et AOK 15.



*Casemate R671 de la H.K.B. de Mers les Bains
pour canon de 10,5 cm K.35 (t). JL*

R671 du Stp Tre 016 (photo A. Chazette)



plan R671



Abri type tôle métro (wellblech)

TRE 017 (flak)

Emplacement : sur le coteau est de Mers les bains

Constructions : 1 L409A armé d'une pièce de 2 cm flak vierling

1 L410 (PC) idem

1 L413a (soute à munitions)

1 casemate SK armée d'un canon antichar Pak 38 de 5 cm (Heer)

1 encuvement avec une troisième pièce flak de 2 cm vierling + 1 projecteur de 60cm. Effectif : 41 hommes.

Ce point était donc le principal point de défense anti-aérienne du secteur avec 3 pièces 2 cm vierling. Son emplacement à flanc de coteau avec large vue sur Mers les bains et le Tréport fait que, si une tentative de débarquement avait eu lieu, les armes anti-aériennes auraient pu être utilisées comme mitrailleuses « classiques ». Les hommes étaient logés sur place dans des maisons en dur.

**L409A**

Le socle de l'arme était fixé sur cette embase en béton. Tout autour du parapet des niches abritaient les munitions.

**Détail encuvement L409A****2 cm flak vierling****L410**

Le 2 cm Flakvierling est le développement du 2 cm Flak 38 dont la cadence de tir était devenue insuffisante au regard de l'évolution des avions alliés. Pour pallier le manque d'efficacité de l'arme on multiplie le nombre de tubes par 4.

Cadence de tir : 1880 coups/mn

Plafond 2200 mètres

Vitesse initiale : 900 m/s

Poids de l'ensemble : 1500 kg

Sources :

Plans : P. Fleuridas – Alain Chazette

Photos : auteur

J. Laurent – *Histoire et fortifications magazine*

Officier et médecin US Le dilemme du port d'arme

Par Xavier Riaud *

Captain Ben Salomon (1914-1944)

Ben Salomon est né à Milwaukee, dans le Wisconsin, le 1^{er} septembre 1914. Il est diplômé de l'Ecole dentaire de l'Université de Caroline du Sud en 1937 et commence aussitôt son exercice de l'art dentaire. Quand les U.S.A. entrent en guerre, la fibre patriotique se fait très vite ressentir. Il s'engage alors dans l'armée en 1940. Après un entraînement sommaire, il rejoint le 102^{ème} régiment d'infanterie et démontre rapidement des aptitudes très nettes au maniement des armes et à diriger ses camarades. Avant un an, il atteint le rang de sergent et dirige une section de mitrailleuses. En 1942, Salomon est muté au Corps dentaire et devient officier. Il cherche alors à rester dans l'infanterie et son supérieur le recommande pour être second lieutenant, ce qui lui est refusé dans un premier temps. C'est à Hawaii, le 14 août 1942 qu'il obtient le grade de premier lieutenant. Après plusieurs mois de travail dans un hôpital, le lieutenant Salomon est affecté, en mai 1943, en tant qu'officier dentaire au 105^{ème} régiment d'infanterie de la 27^{ème} division d'infanterie. Bien que n'ayant pas exercé depuis deux ans, Ben Salomon est très vite reconnu comme un excellent dentiste par ses patients et ses pairs.

En 1944, récemment promu capitaine, il part avec le 105^{ème} régiment pour son premier contact avec les combats dans la campagne de reconquête de Saïpan dans les Iles Mariannes.



Captain Ben L. Salomon (1914-1944) (public domain).

Histoire de la Division Dentaire du Service de Santé des Armées américaines.

Le Major Général Joseph Warren succombe d'une balle dans la tête à la bataille de Bunker Hill, petite ville du Massachusetts, le 17 juin 1775. C'est un dentiste de la jeune armée américaine, Paul Revere, formé par John Baker, un dentiste anglais, qui identifie le corps du Major Général, dix mois après, en 1776, grâce à deux dents artificielles qu'il a faites pour lui.

En 1778, le Comte de Rochambeau débarque à Newport. Un dentiste français, Jean Gardette est venu avec lui. Les soldats étant tenus de s'occuper eux-mêmes de leurs soins dentaires, Gardette contribue à la formation de dentistes civils pendant la Guerre d'Indépendance. Le 4 avril 1872, William Saunders devient le premier soldat reconnu comme dentiste de l'armée américaine. Le 11 février 1901, le Dr John Sayre Marshall, père fondateur du corps dentaire de l'armée, devient officier supérieur et est le premier dentiste sous contrat. Le 20 avril 1906, le Dr Léonie von Meusebach-Zasch devient la première femme dentiste à travailler pour l'armée. Le 3 mars 1911, le Corps Dentaire de l'Armée américaine est officiellement établi. Avec la Première Guerre Mondiale, le nombre d'officiers dentaires en activité atteint 4620, le 30 novembre 1918, dont 1864 stationnés en Europe, la première unité ayant débarqué le 20 août 1917 en France. Le 6 janvier 1922, l'Institut pour la Recherche Dentaire de l'Armée est créé. Le Colonel Siebert D. Boak en est le premier commandant. Le 1^{er} juillet 1934, le Registre des Pathologies Dentaires et Orales voit le jour au Musée Médical de l'Armée, avec l'aide de l'Association Dentaire Américaine. Le 29 janvier 1938, le rang de Brigadier Général est accordé par le 75^{ème} Congrès au directeur de la Division Dentaire. Le 29 juin 1938, Leigh Fairbank devient le premier dentiste à occuper cette fonction. Il restera en poste jusqu'au 16 mars 1942. Ainsi, le service dentaire qui voit les Etats-Unis entrer en guerre le 7 décembre 1941, après l'agression japonaise de Pearl Harbour, est un tout jeune corps d'armée.



Personnel médical debout à l'extérieur d'une école qui a été transformée en hôpital pour les survivants du camp de concentration de Langenstein-Zwieberge, en avril 1945.

Sur la gauche, le capitaine Joseph Lyten, un dentiste du bataillon médical de la 8^{ème} division blindée (© USHMM).

Salomon remplace aussitôt un chirurgien blessé par une attaque au mortier, le 22 juin. Lors d'une attaque japonaise, le 7 juillet, son bataillon étant débordé, il s'empare d'une mitrailleuse - il est alors porteur du brassard de la Croix-Rouge - pour couvrir l'évacuation de ses blessés et du personnel soignant.

Il repousse l'assaillant au prix de sa vie. Les blessés et le personnel soignant sont sauvés. 98 Japonais sont trouvés morts autour de lui. Il faudra environ 57 ans pour que son héroïsme soit reconnu. En effet, cela lui est refusé sous prétexte qu'il a utilisé une arme alors qu'il portait le brassard de la Croix-Rouge.

En 2002, il reçoit, sur décret signé de Georges W. Bush, la Médaille d'Honneur du Congrès à titre posthume. Il est le seul dentiste à avoir obtenu cette décoration.

Pourquoi avoir attendu aussi longtemps pour honorer Salomon ? En attribuant cette médaille, les Américains ont-ils outrepassé les traités internationaux ?

Convention de Genève du 27 juillet 1929

Au début de la Seconde Guerre mondiale, l'armée américaine se conforme aux dispositions de la « Convention de Genève pour l'amélioration du sort des blessés et des malades dans les armées en campagne » du 27 juillet 1929.

Un exemple : Doc « Pete » Suer (1917-1945).

Alexander « Pete » Suer a reçu une formation physique identique à celle de tous les militaires et s'est familiarisé aux modes d'exercice de la profession de dentiste militaire au sein d'un hôpital de campagne, mais aussi de « Medic » dans une unité combattante en première ligne, fonction qui consiste à pratiquer tous les soins d'urgence vitale, à collecter des blessés et à les évacuer hors des zones de combat. Et ceci, du moins les Américains le pensaient-ils, conformément à la Convention de Genève c'est-à-dire sans porter aucune arme.

Pete Suer avait inventé, en Sicile, une méthode audacieuse pour secourir les blessés qui étaient pratiquement hors d'atteinte. Se tenant debout sur le pare-choc de sa Jeep, agitant un drapeau de la Croix-Rouge, Peter se déplaçait entre les lignes pour récolter les blessés tandis que les deux camps continuaient à se tirer dessus. A ce sujet, Doc. McIlvoy a écrit qu'« un des officiers les plus courageux qu'il m'ait été donné de connaître était le Dr. « Pete » Suer, un dentiste juif. Pete qui connaissait l'Allemand avait l'habitude de recouvrir une Jeep de drapeaux de la Croix-Rouge, d'emmener des blessés allemands sur la ligne de front et de les échanger contre des blessés de notre camp. Se tenant debout sur le pare-choc de sa Jeep, agitant un drapeau de la Croix-Rouge, Peter se déplaçait entre les lignes pour récolter les blessés, tandis que les deux camps continuaient à se tirer dessus. « Pete » Suer était censé rester à l'arrière au poste de secours. Ceci n'était qu'une des nombreuses actions héroïques qu'il accomplit... »

Il était, de loin, le « médecin » le plus admiré et le plus décoré du régiment. En effet, il reçoit la Silver Star Medal, décoration militaire américaine, pour avoir soigné ses blessés sous les tirs allemands peu après le débarquement de Normandie.

Le « Surgical Technician » Raymond Queen se souvient que « Pete Suer voulait se porter au secours de tous les blessés. Nous devions le calmer à chaque fois. Nous avons beau lui dire qu'il allait se faire descendre ; il aimait trop affronter le risque. C'était un homme courageux, mais un fonceur. »

Pendant le séjour du régiment en Normandie, la témérité de Pete Suer a donné plusieurs fois des sueurs froides à ses collègues Medics. Le Dr Franco se rappelle que « Pete Suer et moi marchions à travers champs quand nous aperçûmes des silhouettes humaines se déplaçant. Pete, qui parlait allemand, cria qu'ils étaient encerclés par des Américains fortement armés. Les Allemands lâchèrent leurs armes et nous les obligeâmes à se coucher par terre. Ils étaient quinze, nous étions deux ! Pete s'en alla appeler de l'aide et je fus donc seul à garder ces hommes. J'étais terrifié à l'idée qu'ils puissent apercevoir mon brassard à croix rouge. Par chance cela ne se produisit pas. »

A sa cinquième opération militaire (Sicile, Italie, Normandie, Hollande et Ardennes), le 23 décembre 1944, « Pete » Suer apprend que deux blessés attendent des soins d'urgence à proximité des lignes allemandes. Accompagné de trois infirmiers, il se rend sur place et seul, rampe à découvert vers les soldats. C'est à cet instant que des tirs de mortier touchent le courageux dentiste aux jambes, lui broyant les deux pieds. Il exige alors que les deux soldats blessés soient évacués avant lui. Ceci fait, il est à son tour conduit vers le poste de secours où une perfusion de plasma lui est posée. La gravité de ses blessures est telle qu'Alexander P. Suer est transféré à l'hôpital de Liège, puis vers Paris et de là, en avion vers le grand hôpital militaire Walter Reed près de Washington.

Atteint de gangrène, il est amputé des deux jambes. Il décède d'une embolie pulmonaire suite à l'opération. Il avait 28 ans.

Trois articles nous concernent :

ARTICLE 6 :

Les formations sanitaires mobiles, c'est-à-dire celles qui sont destinées à accompagner les armées en campagne, et les établissements fixes du service de santé seront respectées et protégées par les belligérants.

ARTICLE 7 :

La protection due aux formations et établissements sanitaires cessera si l'on en use pour commettre des actes nuisibles à l'ennemi.

ARTICLE 8 :

Ne seront pas considérés comme étant de nature à priver une formation ou un établissement sanitaire de la protection assurée par l'article 6 :

1) le fait que le personnel de la formation ou de l'établissement est armé et qu'il use de ses armes pour sa propre défense ou celle de ses blessés et de ses malades ; ...



ci-dessous : un dentiste et son prothésiste équipés des sacoches réglementaires

Les grandes dates du service dentaire américain de 1941 à 1945.

Dès 1941, 2000 dentistes de réserve sont appelés sous les drapeaux. Le 17 mars 1942, le Brigadier Général Robert Mills est le neuvième chef du Corps Dentaire d'Armée. Il se retirera, le 17 mars 1946, au grade de Major Général. Il est le premier dentiste militaire de ce rang. Le 9 avril 1942, le Major Roy Bodine est capturé par les Japonais, lors de la prise de Bataan, aux Philippines. Il passera trois ans et demi comme prisonnier de guerre aux Philippines, au Japon et en Corée, avant d'être libéré le 7 septembre 1945. Son abnégation, sa camaraderie et son soutien dévoué à ses compagnons d'armes seront cités, par la suite, en exemple. En 1943, l'Armée est confrontée à une véritable pénurie en œil artificiel en verre. Des officiers dentaires de l'Institut Dentaire de Recherches de l'Armée étendent leur domaine d'activités à toute la sphère maxillo-faciale et étudient le problème dans trois centres différents. Ils réussissent à fabriquer un œil en plastique, avec une résine synthétique claire, adopté aussitôt et ensuite, utilisé très fréquemment. Le personnel dentaire sera aussi déterminant dans le développement d'audiophone et dans la mise au point de techniques de consolidation de crânes endommagés. Le 6 juin 1944, les Alliés débarquent en Normandie. Pour la préparation du D-Day, des montagnes d'armes et d'équipements, jusqu'aux amalgames dentaires, ont traversé l'Atlantique infestée de sous-marins ennemis, pour être acheminés en Grande-Bretagne. Le 1^{er} novembre 1944, le Corps Dentaire d'active atteint le chiffre de 15 292 officiers, ce qui constitue un record.

Le Dr Hernan Reyes du Comité International de la Croix-Rouge a accepté d'apporter quelques éclaircissements à ce qui pourrait sembler être un paradoxe et qui ne l'est pourtant pas : « *Le personnel sanitaire a effectivement comme rôle de protéger les blessés et les malades.*

Le port d'arme est donc UNIQUEMENT autorisé pour protéger ces personnes.

Pendant la Seconde Guerre mondiale et dans l'enceinte d'un hôpital de campagne abritant des blessés des deux camps, prenons l'exemple d'un blessé français qui aurait réussi à subtiliser un pistolet et qui commencerait à tirer sur tous les blessés allemands se trouvant là et qui n'obéirait pas à l'ordre de cesser le feu formulé par le personnel sanitaire. Celui-ci aurait alors le droit de tirer sur cet homme armé pour protéger les autres. Le personnel aurait aussi le droit de riposter si un blessé, quel qu'il soit, tirait sur le personnel

sanitaire dans l'enceinte de l'hôpital qui est considéré comme un territoire neutre.

En revanche, si un ennemi attaquait un hôpital avec son infanterie, le personnel sanitaire n'aurait pas le droit "d'occuper les fenêtres" et de riposter comme dans un bunker. Il devrait hisser haut le drapeau de la Croix-Rouge et essayer d'en faire respecter la neutralité. Cela dit, et ceci découle logiquement de ce qui a été dit au paragraphe précédent, si le même ennemi entraînait malgré tout, armé et hostile, dans l'enceinte de cet hôpital, s'il commençait à tuer les blessés de l'autre camp, personne ne pourrait reprocher aux soignants d'intervenir, même avec leurs armes, tout en relevant que cela serait probablement inutile et nuisible pour tout le monde, car ils se feraient tuer et ne pourraient, qui plus est, jamais témoigner contre cette violation flagrante de la neutralité des hôpitaux. »

Les médecins américains porteurs du brassard de la Croix-Rouge ne portent pas d'arme.

Le Dr Samuel Glashow est dentiste en chef et capitaine dans la 307^{ème} compagnie médicale de la 82^{ème} division aérienne américaine en 1945. Il participe cette année-là, en mars et en avril, à la libération du camp de concentration de Ludwigsburg dans le nord de l'Allemagne.

Il témoigne : « Des médecins portant la Croix-Rouge sur leurs casques ont été exécutés par des Allemands. Le Général Gavin réunit l'équipe médicale un jour et nous dit : « C'est votre choix de porter la Croix-Rouge sur vos casques. Si vous le faites, vous ne pouvez pas porter d'armes. Si vous ne la portez pas, de même pour tout insigne médical, vous pouvez porter une arme. » De ce jour, 95% des médecins ont enlevé leur Croix-Rouge et ont porté une arme jusqu'à notre arrivée à Berlin, en Allemagne où on nous a demandé de les rendre. »

Doc McIlvoy, major et chirurgien au 505th du Parachute Infantry Regiment de la 82nd Airborne Division, rappelle que : « Avant d'avoir été au combat, les Medics étaient regardés comme des non-combattants « tire-au-flanc » qui ne faisaient que dispenser les détestables vaccins et distribuer les pilules d'Atrabin. Le combat changea cette vision des choses. L'on prit conscience qu'en cas de blessure grave, la survie d'un homme pouvait dépendre de la rapidité d'action d'un de ces Medics, qui, au feu de l'action, n'étaient armés de rien de plus qu'un brassard Croix-Rouge et des syrettes de morphine. »

Découvertes et enquêtes...

Le capitaine Edmund G. Love, historien de la 27^{ème} division (Bowers, 2002), qui accompagne ceux qui sont revenus sur les anciennes positions tenues le 6 juillet par le 1^{er} et le 2^{ème} bataillons, a décrit bien plus tard ce qu'ils ont trouvé: « Nous marchons sur un amas de soldats morts quand tout à coup, le général se met à courir vers le visage d'un homme allongé sur une lourde mitrailleuse. Le général prend alors un couteau et coupe le brassard de la Croix Rouge sur le bras de Ben Salomon... »

Ce général n'a pas pris la tête de Salomon pour voir s'il respirait encore, ni pour l'identifier, ni pour le pleurer. **Il retire le brassard de la Croix-Rouge, parce que ce soldat pense qu'un acte répréhensible vient d'être commis.** Un médecin porteur de ce fameux brassard a pris les armes et a tué des ennemis, **ce qui n'est pas acceptable dans l'armée américaine**, ce qui pour eux, est une violation de la Convention de Genève.

Lorsque le capitaine Love rejoint le 27th Infantry Division, il demande une médaille pour le courage de Salomon au commencement de 1945. Cette démarche est approuvée par le colonel O'Brien et le sergent Baker. Cette recommandation lui revient avec un refus manuscrit du major général George W. Griner, officier commandant la 27^{ème} division.

« Je suis désolé de ne pouvoir approuver l'attribution d'une médaille pour le capitaine Salomon, même si sur le principe, il la mérite. Au moment de sa mort, cet officier servait dans le service médical et portait le brassard de la Croix-Rouge. Selon les lois de la Convention de Genève, auxquelles les Etats-Unis ont souscrit, aucun officier médical ne peut porter les armes contre l'ennemi. »

Après la guerre, en 1946, Love écrit un article sur les faits d'armes de Salomon. A sa lecture, le Juge Patterson, Secrétaire d'Etat à la Guerre, lui demande de représenter une demande de médaille et d'informer le père de Salomon sur les détails de sa mort. Cela se révèle très difficile. La première démarche n'a pas été conservée dans les archives et les principaux témoins sont morts. Il y parvient en 1951, mais se heurte au nouveau Secrétaire d'Etat à la Guerre qui ne connaît rien à l'histoire. Nouveau refus, mais cette fois, occasionné par l'expiration des délais pour formuler ce type de demande pour des faits s'étant déroulés pendant la Seconde Guerre mondiale.

En 1968, le docteur John I. Ingle, doyen de l'Ecole dentaire de Californie du Sud, formule à son tour, une demande. Il contacte le major général Robert B. Shira, chef de l'Army Dental Corps, et lui demande de rouvrir le dossier. Cette nouvelle démarche se révèle encore plus ardue et prend une année.

Après étude de la Convention de Genève de 1929, par le bureau du Judge Advocate General, l'article 8 précédemment cité est soulevé. Dès lors, l'accusation de violation de la dite Convention par le dentiste est écartée et l'attribution d'une médaille devient légitime. La nouvelle recommandation est approuvée le 21 juillet 1970. Passant de commission en commission, se heurtant à la vindicte administrative et à sa lourdeur, la Médaille d'Honneur du Congrès lui est enfin attribuée le 1^{er} mai 2002 par Georges W. Bush lui-même.

CONCLUSION

Il est surprenant de voir qu'une méconnaissance du texte de la Convention de Genève de 1929 et de son article 8, par les Américains, ait convaincu ceux-ci du fait que les officiers médicaux ne devaient pas porter d'arme, alors qu'ils y avaient droit. Combien d'hommes sont ainsi morts par cette erreur d'appréciation ? Le service dentaire a perdu 116 officiers au cours de la guerre dont 35 au front, les autres étant morts suite à des maladies ou des blessures survenues à distance des combats. Ainsi, combien d'entre eux auraient pu sauver leurs vies ou celles de leurs blessés s'ils avaient pu se défendre ?

Sur un plan juridique, dans l'interprétation des grands traités internationaux, la notion

d'héroïsme a été débattue pendant 57 ans concernant Ben Salomon. Il est indiscutable aujourd'hui qu'en attribuant une médaille légitimement à ce dernier, les Américains n'ont outrepassé aucun texte de droit international et ont éme mis extrêmement longtemps à les appliquer rigoureusement.

(*) Xavier RIAUD est Docteur en Chirurgie Dentaire, Docteur en Epistémologie, Histoire des Sciences et des Techniques, Chercheur au Centre François Viète d'Histoire des Sciences et des Techniques (EA - 1161), Membre de la Commission Française d'Histoire Militaire.

A NE PAS MANQUER : HORS SERIE N° 4



- ° Les crimes contre l'humanité, par Sébastien Saur
- ° L'Aktion T4 par Stéphane Delogu
- ° De l'antisémitisme aux sites d'extermination, par Alain Tagnon
- ° Interview du père Patrick Desbois, par François Delpla
- ° Les trains de la mort par Eric Giguère
- ° Les Einsatzgruppen par Daniel Laurent
- ° Belzec, premier centre d'extermination par Nathalie Mousnier
- ° Rencontre avec Henri Kichka par Laurent Liégeois
- ° Nuit et Brouillard, une procédure méconnue par Nathalie Mousnier
- ° Les cobayes humains par Daniel Laurent
- ° Le négationnisme par François Delpla
- ° Visite guidée d'un camp de concentration par Sébastien Saur

<http://www.39-45.org/histomag/>